

Mouloud  
**Akkouche**

## Donneur

Lorsque Carole se réveille ce matin-là, l'homme de sa vie, Fabien, est raide mort à ses côtés. Surprise au carré, il a laissé des instructions pour donner son corps à la science. Le corps doit être remis à la médecine dans les 48h. Bouleversée, Carole quitte Bordeaux pour aller prendre l'air sur la côte basque où elle a une maison.

Mais la maison n'est pas vide.

Et l'homme qui s'y trouve n'a pas très envie de la laisser repartir.

*Mouloud Akkouche a écrit des fictions noires sous toutes ses formes – romans, de la Série noire Gallimard aux livres jeunesse chez Syros, nouvelles, docufiction, pièces radiophoniques. Ses personnages se percutent toujours dans des tandems absolument inattendus.*



ISBN : 978-2-36224-099-7  
Prix : 8,90 euros

Mouloud Akkouche

Donneur

POLAROID

in8

Mouloud  
**Akkouche**

## Donneur

NOVELLA



POLAROID

in8

Les éditions  
in8

Donneur

Les Editions In8 ont reçu le soutien de la région Nouvelle Aquitaine,  
d'Aquitaine Active et de la DRAC.

Photo de couverture : 123RF - Bizoon

© Éditions In8 2019.

ISBN : 978-2-36224-099-7

# Mouloud Akkouche

POLAROID

Donneur

NOVELLA

Les éditions  
|n<sup>8</sup>



*« Un au revoir, un adieu  
On ne va pas revoir,  
toutes les règles du jeu  
J'avoue ça m'a cloué le bec  
Maintenant faire sans toi,  
va falloir faire avec. »*

« Noir sur bleu »

Parabellum.



## VENDREDI

La lampe de chevet éclaire le visage de Fabien. Il est allongé sur le côté. La main droite sous la joue, le bras gauche sur la couette. Des rires ricochent en studio. La chroniqueuse a du mal à garder son sérieux. C'est le moment radio préféré de Fabien. Le seul podcasté les rares fois où il l'a raté. « Au quatrième top, il sera 8h ». L'humoriste accélère son débit.

Carole tourne lentement la tête. Elle est assise, nue au bord du lit. Ses yeux sont rougis par les larmes. Elle a le regard dans le vague. Un bus s'arrête au pied de l'immeuble. Il prend des voyageurs et repart. Le sien est déjà passé depuis plus d'une heure. Elle commence très tôt tous les vendredis.

Que décider ? Accepter ou refuser le choix de Fabien ? Le temps est compté. Moins de quarante-huit heures. Elle est la seule à pouvoir prendre la décision. Une décision irrévocable. Le compte à rebours officiel a déjà débuté.

Elle repose le regard sur Fabien.

Il est mort dans son sommeil. Leur sommeil, culpabilise-t-elle. Fabien était un grand sportif, nageur et cycliste. Il avait toujours été soucieux de son corps. Pas d'alcool, ni de cigarettes. Attentif à tout ce qu'il mangeait et buvait. Obsédé par le sucre. En toutes circonstances, il ne dérogeait pas à son hygiène de vie.



Avec de fréquentes visites chez le médecin, d'innombrables radios et analyses de sang, pour la énième confirmation scientifique de son excellente santé. Une fin donc imprévisible pour Fabien, à cinquante-et-un ans. Comme l'arrêt brutal d'une mécanique de précision.

Carole détourne brusquement le regard de Fabien. Le buste penché. Elle remue doucement la tête. Puis de plus en plus vite. Elle se mord les lèvres pour ne pas gueuler à nouveau. Tournant en boucle le moment où elle a vu ses yeux vides. « *Réveille-toi Fabien !* » Elle l'avait secoué. « *C'est un cauchemar* », se répète-t-elle. Refusant d'y croire, malgré les preuves indéniables. Surtout pour une ancienne infirmière.

Des pas à l'étage du dessus. Les « éléphants » du quatrième qui agaçaient tant Fabien. Carole fait le tour du lit. Elle ouvre la penderie et décroche des vêtements au hasard. Sur la commode, une pile de linge à repasser est préparée pour Juliette. Leur femme de ménage vient chaque mercredi. Carole s'habille rapidement et sort de la chambre en fermant la porte. Elle marche sur la pointe des pieds. Une habitude de toute la famille à cause du parquet bruyant. Elle revient éteindre la lampe de chevet et le radio-réveil.

Une odeur de café flotte dans le couloir. La table du petit-déjeuner est prête dans la cuisine. Fabien la prépare tous les soirs avant de se coucher. Un rituel que Carole déteste, surtout le dîner à peine desservi. Il a posé son médicament devant sa tasse. Elle vide machinalement le sachet dans un verre d'eau. La cafetière clignote. Elle tend la main et appuie sur la touche off, avant de se servir une très grosse dose.

Elle a besoin de se secouer, prendre une décision. Elle doit agir très vite.

La tasse fume entre ses doigts. Elle souffle dessus et boit une petite gorgée. Son regard est rivé au frigo. La porte, peinte en noire, est embouteillée de rendez-vous inscrits avec des craies de couleurs différentes. « RV mercredi garagiste Clio Fabien ». Elle se remet à pleurer. Des sanglots étouffés. Elle essuie des miettes invisibles. Quelle décision prendre ? Elle boit une deuxième gorgée.

L'horloge murale dans son dos.

*Sachez également que dans certains cas, votre dépouille peut être refusée : si le délai de 48 heures maximum pour transporter le corps n'est pas respecté, si vous décédez à l'étranger, si votre mort est due à une maladie contagieuse ou si vous décédez suite à un accident de la route, un suicide ou toute autre raison susceptible de poser un problème médico-légal. N'oubliez pas de bien prévenir vos proches afin de les préparer et d'éviter un conflit à votre décès, qui pourrait entraîner un non-respect de votre volonté.*

Fabien l'avait trahie. Mais pas uniquement elle. « C'est super beau ici ! » Toute la conversation était remontée d'un coup à la surface. Jusqu'à leur promesse. Ils étaient trois à être liés par une promesse. Dix-sept ans après, Fabien la trahissait en annonçant son changement d'avis. Une volte-face liée à la mort de Patrick, son plus ancien ami, âgé d'une vingtaine d'années de plus que lui. Fabien l'avait accompagné dans sa lente agonie. Le plus assidu à son chevet.

Patrick avait beaucoup aidé Fabien dans sa jeunesse. L'exfiltrant notamment d'un squat où il se défou-  
lait. Une relation très forte liait les deux hommes. Elle s'était distendue parce que Carole et Patrick se détestaient. Elle refusait sa présence sous leur toit. Fabien avait décidé, comme Patrick, de donner son corps à la science. Une autre promesse... Elle avait essayé de l'en dissuader, lui martelant la promesse qu'il avait faite. Sans succès. Elle avait cessé de le harceler, persuadée qu'il reviendrait sur sa décision.

C'était avant l'arrivée par la poste du document administratif : l'acte officiel de son don à la science. Il le lui avait tendu, mi-fier, mi-penaud. Carole l'avait à peine survolé et balancé sur le bureau de Fabien en piquant une colère. Sans aucun doute l'une de leurs plus grosses engueulades. Une trahison qu'elle ne lui avait jamais pardonnée. Seuls le couple et leurs enfants savent où est rangé le document. Quelques jours après l'avoir annoncé à Carole, il les avait pris à part et mis au courant, tous deux approuvant le geste de leur père. Florence, la plus réticente au début, envisageait même d'imiter son père. Ils n'ont jamais été au courant de la promesse tenue avant leur naissance.

Carole, après la lecture des conditions de transfert du corps, glisse le formulaire dans l'un des porte-documents administratifs. Tout est bien classé. Fabien était un maniaque du rangement et de la propreté. Que ce soit dans les locaux de sa boîte d'ingénieurs ou chez eux. Contrairement à Carole se contentant du minimum. Excepté avec ses fleurs et légumes. Elle louait un jardin à quelques kilomètres de Bordeaux. Une idée de Fabien après la dernière crise de Carole.

Elle pose la main sur le fauteuil. Son geste fait glisser l'écharpe sur le parquet. Elle la ramasse et la remet sur le dossier. C'est un cadeau d'Antoine et de Florence pour les cinquante ans de leur père. Le jour de l'achat, ils lui avaient envoyé des photos en direct du magasin: Antoine jouant au mannequin. Elle écarte le rideau et s'épaule à la fenêtre.

Le bureau de Fabien donne sur l'arrière-cour de l'immeuble. La veille au soir, comme tous les mardis et jeudis, il avait descendu la poubelle. Quinze années que le couple est installé dans le quartier des Chartrons à Bordeaux, près des quais de la Garonne. Leur précédent appartement, plus spacieux et moins bruyant, se trouvait dans une rue pavillonnaire à proximité de la gare Saint-Jean. Carole l'aimait beaucoup, surtout la terrasse donnant sur un square très arboré. Ils l'avaient quitté précipitamment en 1995. Impossible pour l'un et l'autre de continuer à y vivre. La porte du local collectif s'ouvre. Un voisin sort en poussant un vélo électrique. Un enfant, la tête penchée sur le porte-bébé, finit sa nuit. Carole plisse le front. Déterminée.

Sa décision est prise.



La porte est coincée. Carole est obligée de la secouer jusqu'à ce qu'elle s'ouvre en raclant bruyamment la pierre au sol. Une forte odeur d'humidité règne à l'intérieur. La veilleuse de la chaudière brille dans l'obscurité. Ils ont encore oublié d'éteindre le compteur, constate-t-elle. Combien de temps qu'elle n'a pas mis les pieds dans leur résidence secondaire ? Elle fait un rapide calcul : environ deux ans. N'y venant plus qu'à reculons, depuis octobre 1994. Idem pour Fabien, pourtant fou de surf, et de plongée sous-marine.

Hormis les remises aux normes de l'électricité et de la plomberie, la bâtisse est restée dans son jus. Sa seule bataille gagnée contre la course à la domotisation de Fabien. Il voulait tout maîtriser, même en son absence. L'intérieur, très spartiate, est celui d'un pêcheur de thons, avant que le merlu devienne la ressource principale de Ciboure, loin derrière le tourisme. Un étroit sentier, emprunté surtout par les voisins et les randonneurs, mène à la maison. Elle se trouve en hauteur et à l'écart du village. Avec une vue sur le fort de Socoa.

Ses narines hument l'air. Elle ressent une soudaine envie de fumer. Acheter un paquet de clopes ? Elle appuie du pied sur l'interrupteur. L'halogène à l'entrée distille une très faible luminosité. Elle balaye le salon du regard. Une pièce, basse de plafond, d'un

seul tenant. Sur la toile cirée de la table, des miettes de tabac et trois cadavres de canettes métalliques. L'un des jumeaux est passé très récemment. Elle fixe les mégots dans le cendrier. « Pas une, ni deux par jour. Faut arrêter définitivement Madame Boissy. ». Elle détourne les yeux de la tentation et pose son portable sur la table. « Et merde ! ». Plus que deux barres. Son chargeur est resté à Bordeaux.

Tout s'était brusquement accéléré. Agissant comme en pilote automatique. Sa décision prise, elle a annulé tous ses rendez-vous professionnels de la journée et du lendemain. Mails et textos envoyés, elle est retournée dans leur chambre. Un dernier regard à Fabien avant de partir. C'est *pas possible*. Se remettant à ne pas y croire. Elle est troublée à nouveau par la position du corps : la même que chaque vendredi quand elle partait avant lui. Si ce n'est ses paupières ouvertes. Et les yeux vides qu'elle avait du mal à regarder. Les fermer ou pas ? Elle a approché lentement sa main du visage... Son ventre s'est noué. Une autre main que la sienne sur la joue de Fabien. Avec un scalpel qui glissait sur la peau...

Elle a cavale à la salle de bains. Pour finir à genoux sur la cuvette des chiottes. L'image du scalpel l'avait d'abord horrifié puis conforté dans sa décision: jamais des mains anonymes ne charcuteront Fabien. Le corps de son époux ne finira pas en pièces détachées sur des paillasse de labos. Il sera inhumé dans le caveau familial. Puis elle a quitté l'appartement à toute vitesse. Rebroussant chemin dans le parking. Elle avait laissé ses clefs de voiture sur la commode. Confondues avec celles de la Clio de Fabien. Elle

avait vérifié les embouteillages sur son appli avant de démarrer. « Ralentis. Y a un stop. ». La route sans les anxiétés de Fabien écrasant toujours le pied sur une pédale invisible. Elle avait perdu deux points sur l'autoroute.

Rester assise, s'allonger sur le canapé, faire les cent pas, boire un café, .... Comment attendre la fin du délai légal pour appeler ses enfants ? Se rendre au boulot s'était avéré d'emblée impossible. Mais elle ne se sentait pas non plus capable de passer quarante-huit heures avec la dépouille de Fabien. Le corps de son époux, juste de l'autre côté de la cloison. Se réfugier chez sa meilleure copine ? Aucune envie de bavarder, ni de l'écouter se plaindre de tout et de rien. Sachant qu'en plus, elle finirait par craquer, tout lui déballer, et prendre le risque de changer d'avis. Louer une chambre d'hôtel pour le week-end ? Difficile d'expliquer son absence à Antoine et Florence, et aux proches, s'ils posaient des questions. Où se rendre alors durant deux jours ? Revenir sur le lieu de la promesse.

Elle accroche sa veste au porte-manteau et ouvre une des deux fenêtres du salon. Le volet, rabattu par le vent, claque contre le mur avec un bruit sec. Elle referme et s'apprête à ouvrir l'autre volet du salon quand elle entend des pas à l'étage. Encore leurs copains, s'énervent Carole. Pas la première fois que ses enfants prêtent la maison ou laissent quelqu'un de leur bande dans leur sillage festif. Un nouveau bruit de pas.

Carole lève les yeux vers l'étage.



Une silhouette se tient dans la pénombre. En haut de l'escalier. Carole ne distingue que les chaussures et le bas du pantalon.

– Qui est-ce ?

Samir s'arrête au milieu de l'escalier. Ses yeux, d'un bleu très clair, sont injectés de sang. Une bande rasée de part et d'autre de ses cheveux courts. Il porte une épaisse barbe très mal entretenue. Un regard dur qui tranche avec son visage aux traits poupins.

Il a les bras croisés sur la poitrine.

– Vous êtes un copain de Florence ou d'Antoine ?

Pas de réponse.

– La fête est terminée maintenant, lâche-t-elle d'une voix glaciale. Prenez vos petites affaires et partez de chez moi !

Samir écarte les bras.

– Referme le volet.

Carole pâlit.

– ...

Il agite son flingue.

– T'as entendu ce que je t'ai dit ! Ferme le volet.

Carole ouvre la bouche, sans pouvoir émettre le moindre son. Les jambes flageolantes. Des picotements commencent sur tout le côté gauche du corps. Elle a du mal à respirer.

Samir dévale l'escalier et se plante devant Carole.

Elle recule.

– Je...

Il se rapproche. Elle recule encore et heurte la table. Leurs visages sont tout près. L'haleine de Samir pue l'alcool et la clope. Il la scanne des pieds à la tête.

Avant de faire un pas en arrière. L'arme toujours

braquée sur Carole. Il se frotte la barbe en poussant un soupir de colère. Le bout de ses doigts est couvert d'une poussière noire.

Carole n'arrive pas à quitter des yeux le canon. La dernière fois que ça lui était arrivé remonte à de nombreuses années. Avec sa fille. Florence l'avait embauchée dans une de ses énièmes pièces de théâtre de vacances.

– Ferme-le, ce putain de volet !

Elle obéit.

– Je vous prévient, bredouille-t-elle, vous ne trouverez pas grand chose dans cette maison.

Il fait un geste comme pour la jeter dehors.

– Qu'est-ce que tu fous là ?

– C'est chez moi.

Samir grimace.

– Chez toi. N'importe quoi. Encore une bourge bobo de Bordeaux ou de Paris s'offrant son p'tit exotisme de bord d'océan. La jolie baraque du pêcheur pour inviter ses amis en week-end. Ce sera jamais chez toi ici.

Elle fronce les sourcils.

– Je ne vous permets pas de...

– Ta gueule !

Samir tire une chaise jusqu'à la porte et s'assoit, les jambes légèrement écartées. Il pointe le flingue vers le sol.

– Je suis pas là pour le fric.

Il allume une clope.

– Et t'as pas d'inquiétudes non plus pour ton cul.

Elle le fixe droit dans les yeux.

– Pourquoi êtes-vous chez moi ?

Il lui désigne un siège.

– Ton prêt immobilier va pas augmenter si tu poses ton cul.

Elle ferme les yeux et se frotte l'arête du nez. Qu'est-ce qui se passe depuis ce matin ? Arrête de délirer, Carole. Le réveil va finir par sonner. Qu'est-ce que tu vas te mettre aujourd'hui ? Non, pas ce pull. Quel temps va-t-il faire ? Speede si tu ne veux pas rater ton bus pour l'aéroport. La course avec les catalogues de Noël déjà engagée. Tu as bien les échantillons que tu dois refourguer ? Mets le paquet sur le dernier rouge à lèvres. N'oublie pas non plus le nouveau fond de teint ultra mat. Elle ouvre les paupières.

Un homme armé bloque l'entrée.

Elle se laisse tomber en soufflant sur la banquette-lit. Près de la cheminée avec une bûche au trois quart calcinée. Qui est venu le dernier ? Antoine ou Florence ? Visiblement plus le bordel de sa fille, avec sa bande de la fac. Elle a prévenu ses enfants qu'elle y passerait le week-end. Un bref texto pour leur dire qu'elle avait eu une semaine très chargée et besoin de se reposer seule. Un demi-mensonge car le rythme avait réellement augmenté depuis l'arrivée de la nouvelle chef des ventes. Elle voulait surtout s'assurer qu'ils n'y seraient pas. Ni lui ni elle n'ont les clés de l'appartement de Bordeaux. Celles de la maison de Ciboure se trouvent dans un pot à l'entrée. Ou il suffisait de se glisser par l'étroite fenêtre de la cave jamais fermée. Elle les prévient dès son retour. Bouffée d'angoisse à l'avance par ce moment où elle devra leur annoncer.

Voir le monde s'écrouler dans leurs regards.

– Vous voulez quoi alors ?

Samir essore sa clope jusqu'au filtre. Il suit des yeux la volute de fumée, les traits tendus. Puis il va balancer son mégot dans la cheminée.

– J'ai un rendez-vous important. Demain ou après demain.

– Moi aussi.

Elle ajoute comme à elle-même :

– Un rendez-vous très important.

– J'en ai rien à foutre de ton agenda et de ton p'tit week-end de merde au bord de l'océan.

Il siffle:

– On s'emmerde pas. I-phone dernier cri. Tu attends des gens ?

Il caresse le portable de Carole.

– J'ai rendez-vous avec des amis pour passer le week-end.

Il pianote sur le clavier.

– Qu'est-ce que vous faites ?

– Super tactile ton truc.

– Rendez-moi mon portable !

– Envoie ça à tes rencards, fait Samir en lui tendant le mobile. Une bonne gastro ça marche à tous les coups. Annule ton week-end.

Elle ne bouge pas.

– ...

– T'as pas de rencard, c'est ça ?

Il pointe l'index sur elle.

– Ça commence mal. T'as pas intérêt à m'embrouiller, toi.

Il glisse le téléphone dans la poche de son blouson.

– Ton joujou numérique est à moi maintenant.

Un rictus déforme ses lèvres. Il la dévisage en fermant le poing.

– Putain de merde ! T’aurais pas pu rester chez toi au chaud devant ta télé. Au lieu de venir me casser les couilles.

Elle montre son sac à main.

– Si vous voulez de l’argent, on peut aller à un distributeur et...

– T’as pas compris ou quoi ? J’en veux pas de ton fric. Je suis pas là pour ça.

Ce mec est un malade mental, se dit Carole. Elle en avait côtoyé lors de son stage d’infirmière en psychiatrie. Un secteur qu’elle avait détesté. Comme d’ailleurs le reste. Infirmière n’était pas une vocation de petite fille voulant aider son prochain. Une orientation choisie pour imiter une copine. Se rendant très vite compte qu’elle ne supportait pas la vue de corps rongés par la maladie, ni la vue du sang. Dégueulant souvent après le lavage de patients. Une calamité dans un service. Elle avait fini par plaquer l’hôpital. Sa deuxième meilleure copine avait choisi esthéticienne.

– Quand tu reviendras chez toi, t’auras plein de nouvelles choses à raconter à tes amis. Ça va te changer un peu de ta petite existence bien sage de fille à Papa.

– Pourquoi avez-vous choisi ma maison ? Y en a d’autres plus isolées.

Samir réfléchit avant de répondre.

– Parce que c’est la seule du coin pas équipée de vidéo surveillance de merde.

Elle s’éclaircit la voix.

– C’est faux.

– Qu'est-ce que t'en sais ?  
– Y en a trois autres sur le chemin.  
Il se tortille sur son siège.  
– C'est... C'est la première sur laquelle je suis tombé en débarquant dans ce bled.  
– Vous comptez repartir quand ?  
– Tu verras bien.  
Elle se lève.  
– Je t'ai dit de pas bouger.  
– Rendez-moi mon téléphone.  
– Tu veux ton portable ? Pas de souci.  
Carole tend la main.  
– Tu le récupéreras après mon rencard, ajoute-t-il.  
– Ça suffit maintenant ! J'ai assez perdu de temps.  
Partez de chez moi.  
Il pousse un soupir.  
– T'es bouchée ou quoi ? Je reste dans cette baraque jusqu'à mon rencard.  
Carole enfile sa veste. Elle sent le poids du regard de Samir. Surtout ne pas le croiser. Il pourrait lire la trouille dans le sien. Elle se dirige les yeux baissés vers la porte.  
– Rassieds-toi ou...  
Carole tourne la poignée.



Samir est penché sur un carnet à dessins format A4. Son visage est légèrement moins crispé. Il est attablé seul dans le salon, la radio allumée en sourdine. Il interrompt son dessin. Un bref coup d'œil à sa montre puis au téléphone de Carole. Il reprend son esquisse, le front plissé. Il s'arrête et fixe un point invisible devant lui, son crayon fusain toujours à la main.

Le téléphone vibre sur la table. Samir jette un coup d'œil dessus: toujours pas le coup de fil attendu. En fond d'écran, un enfant de trois ou quatre ans, est assis dans une soucoupe volante de manège. Samir reprend son dessin. Une nouvelle vibration. Il esquisse un sourire en lisant le numéro appelé une heure avant. C'est celui d'une cidrerie à Bayonne.

– Ouais, c'est Samir.

Raclément de gorge au bout du fil.

– Je croyais que tu voulais tout faire par courrier, s'étonne son interlocuteur d'une voix grave.

– Un petit changement de dernière minute, Michel. Mais pas de flip.

– T'es drôle, mon p'tit gars. J'ai pas envie de retomber.

– Flippe pas. Les schmits peuvent pas le repérer ce portable.- Il est à qui ?

– Une gonzesse là au mauvais moment pour elle, ricane Samir. Mais tout est réglé.



L'homme pousse un soupir.

– T'aurais dû me prévenir beaucoup plus tôt. Je suis obligé de bricoler pour que...

– J'y peux rien, le coupe-t-il sèchement. Si tu te sens pas, dis-le moi. Je vais me démerder autrement.

Samir serre les mâchoires.

– T'énerve pas. Tu me connais: je vais pas laisser un frère dans la merde.

Silence.

– T'as des faux papiers, Sam ?

– Ouais.

– Du solide ?

– Le mec est un légume sur un fauteuil roulant.

Nouveau raclement de gorge.

– Tu déconnes ou quoi, là ? Tu sais ce que je pense de...

Samir regrette de le lui avoir dit. Michel avait dû l'apprendre par les journaux. Lui donner sa version des faits ? Pas le moment de s'étaler. Il aura tout le temps d'en parler avec lui durant la traversée. Ou la fermer. Michel ne lui demandera pas s'il a tué ou non. Les vieux potes laissent ces questions aux juges. Et aux victimes.

– Arrête de paniquer comme ça Michel, le rassure-t-il. Je l'ai pas fumé.

– C'est qui le lascar ?

Samir triture son crayon et se penche sur le carnet.

– J'ai fait un petit tour dans une clinique pour grands blessés de la route. Je peux te dire que dans ce genre de lieu, tu relativises la vie en zonzon. Et tu te sens nanti, rien que d'avoir tes deux jambes.

– T'as foutu quoi là-bas ?

– J’ai visité plusieurs piaules. Pour fouiller dans les sacs des malades. Jusqu’à celle du mec. J’ai vu les infirmiers le sortir de sa piaule sur un fauteuil roulant. Je suis me suis servi dans son placard. Je sais, c’est glauque.

Il trace très vite plusieurs traits au bas de la feuille.

– Ouais, mais c’est super efficace. Le mec a d’autres soucis que déclarer la perte de ses papiers. C’est pour quand ?

– Demain matin. Pointe-toi à l’heure de la première marée haute.

– Celle de sept heures du mat’ ?

– Ouais. J’y serai avec mon bateau.

– Ça roule. À demain.

– Si je suis pas là le matin, tu...

Samir se crispe.

– Y a des embrouilles ou quoi ?

Michel est un ancien activiste basque devenu pêcheur. Samir l’avait hébergé durant les deux ans de sa cavale, chez lui dans l’arrière-pays niçois. Les deux hommes s’étaient perdus de vue depuis une dizaine d’années. Mais Michel n’a pas hésité un seul instant à lui venir en aide. Malgré les risques pour lui. Un contrat sans signature ni parole.

– Je suis juste un vieux singe qui aime plus du tout les barreaux. Bon... Ouais, je te disais que si je suis pas là demain matin, viens à l’autre marée de la journée.

– Attends ! C’est quoi ces conneries ? Moi je vais pas passer mon temps dans ce bled. Faut que je m’arrache d’ici max lundi.

– Pas de soucis, p’tit gars. Tu vas te barrer de France.

– À demain.

Samir frotte du bout des doigts son dessin.

– Ouvrez-moi !

Carole cogne à la porte. Il l’a enfermée dans une chambrette transformée en cagibi et réserve à bois. La pièce ne dispose que d’une lucarne avec un volet à l’intérieur. Elle l’a ouvert pour ne pas rester dans le noir. Dans un coin, les jouets de plage de ses enfants, sous les trois surfs de Fabien accrochés à leur râtelier.

– Tu resteras là-dedans jusqu’à ce que je me barre de ce bled.

Elle entend ses pas. Il ouvre le frigo, le bruit d’une cannette métallique décapsulée.

Il revient dans le salon.

– Je veux sortir !

Il boit une gorgée de Coca.

– Arrête de brailler. Tu sortiras demain. Maintenant tu me fous la paix.

– Non, gueule-t-elle, pas demain. Je veux sortir tout de suite. Je veux aller voir Maxime.

Il met la radio à fond.

– Faut que j’aille parler à Maxime.

Il passe lentement le bout de l’index sur le côté de la feuille, épaississant la ligne de la cheminée et de l’armoire, satisfait de sa reproduction du salon.

Carole continue de cogner et gueuler. De plus en plus fort.

– Putain ! Fais chier !

Il se lève d’un bond. La veine frontale tendue

sous la peau. Son siège valdingue en arrière et cogne contre le mur.

– Tu va t’asseoir et tu bouges plus ton cul ! aboie Samir après lui avoir ouvert. Et surtout, tu la fermes !

Sans un mot ni un regard sur lui, elle regagne la banquette. Il lui emboîte le pas, baisse le volume de la radio et se rassoit. Referme son cahier d’un geste sec. Il ne cesse de gigoter, comme un gosse pressé de sortir de classe. Il plie la cannette et la balance dans un panier en osier. Raté. Puis il reprend son crayon, les quatre pieds de la chaise revenus au sol.

Carole a les yeux fixés sur la tomette. Son esprit passe en boucle de la mort de Fabien à sa séquestration. Elle se redresse, les épaules bien droites. Paupières mi-closes, concentrée sur l’air qui entre et sort dans son bas-ventre. Comme pendant les cours de Yoga. Ses muscles se relâchent, sa tension redescend peu à peu. Sans interrompre le ressassement sous son crâne.

Elle frissonne.

– Je peux faire un feu ?

Il hésite avant de répondre.

– Non, on fait pas de feu.

– Qu’est-ce que vous craignez ?

Il ne répond pas.

Carole se penche sous la cheminée.

– Qu’est-ce que tu fous ? T’attends le Père Noël ou quoi ?

– Je vais fermer la trappe. Au moins on n’aura pas le vent.

– Fais-le ton putain de feu.

Carole froisse du papier journal qu’elle dispose

sur les cendres.

– Non ! On risque de se faire repérer.

Elle referme la trappe.

Samir déroule une grande feuille à dessin. Il le regarde, un sourire aux lèvres. Puis il enroule le dessin et le range précautionneusement dans son sac.

– Éteignez au moins mon portable. Je n'ai presque plus de batterie.

– J'en ai encore besoin, répond Samir sans lever le nez de son carnet.

Carole l'observe en coin. La panique du début a disparu. Elle a bien senti qu'il n'avait pas l'intention de la tuer. Malgré la colère imprimée en permanence sur son front. Le poing souvent fermé comme pour cogner un adversaire invisible. Parfois, il se lève d'un coup et arpente le salon, bras croisés comme se promenant. Le flingue dans la poche de son blouson. Toujours sur le qui-vive. Sauf son crayon à la main.

– Pourquoi tu me regardes comme ça ?

Elle hausse les épaules.

– Vous avez l'âge de mon fils qui...

– Ça y est, la sortie des clichés à la con. Crois pas qu'on va se la jouer syndrome de Stockholm version cougar.

Il surjoue le rire gras.

– Ni l'un ni l'autre. Je ne vais pas m'attendrir sur votre sort.

– Je ne te demande rien du tout. T'as bien compris ?  
Ni ton fric, ni ton cul.

– Moi non plus. Les queues de moins de cinquante ans ne m'intéressent pas.

– ...

Carole a un bref sourire vainqueur. Habitée à mater les coqs. Comme à l'hôpital, dans son boulot de commerciale, et avec un beau-père voulant le cul de sa mère et le sien. Mais les coqs n'avaient pas de flingue.

– N'importe quoi, marmonne-t-il.

Carole consulte sa montre.

– Ça fait déjà presque huit heures qu'on est là.

– Plains-toi, fait-il en bâillant. Y en a qui ont pris perpète.

Il lève les bras en l'air et s'étire.

– C'est pas mon problème. Vous voulez me garder enfermée jusqu'à quand ?

Il se roule les poings sur les paupières.

– Je te l'ai déjà dit.

Carole s'éclaircit la voix.

– Vous êtes en cavale à cause de quoi ?

– Tu le sauras par le Web comme tout le monde et...

Il se tait et la dévisage.

– Comment tu le sais que je suis en cavale ?

Carole regrette sa question.

– J'ai entendu votre conversation.

– Tu écoutes aux portes.

– Celles que vous verrouillez.

– Fais pas chier ou je t'y recolle.

– J'ai pas tout entendu. Votre rendez-vous est pris ou pas ?

– Ton p'tit week-end reprendra son cours demain matin. Tu vas pouvoir profiter.

– Rien à foutre de mon week-end !

Carole se plante devant la table. Debout face à Samir.

– Je ne suis pas là pour m’amuser, connard !

La brusque colère de Carole l’a surpris. Il triture la fermeture éclair de son blouson, semblant hésiter sur sa réaction.

– Je rigole.

Carole plaque les mains sur son visage et éclate en sanglots.

– J’en ai marre. Tout ça... Je sens que je vais péter un plomb.

– Qu’est-ce que t’as ?

Elle lui tourne le dos.

– C’est bon. Arrête de chialer.

– Merde et merde ! Comme si j’en avais pas eu assez.

– Tu vas nous faire chialer avec ta p’tite douleur.

Elle se retourne et le toise

– Vous avez raison, cher ennemi public numéro un.

Il se mord les lèvres.

– Toi, je vais t’en coller une.

– Je vais vous la montrer, ma p’tite douleur.

Elle plonge la main sur son portable. Il fait un geste pour le récupérer. Elle se recule et pianote sur le clavier.

– Regardez !

Samir se penche sur l’écran.

– Ben quoi. Y a rien d’extraordinaire. Juste un mec qui dort.

Elle le lui colle entre les mains.

– Zoomez.

Il élargit l’image.

– Putain ! On dirait qu’il est...

– Mort.

– C’est qui ce mec ?



– Mon mari, bredouille Carole.

Samir ouvre des yeux ronds.

– Tu l’as buté ?

– Bien sûr.

Il blêmit.

– J’ai même tué tous les gens de notre immeuble, continue Carole. Même de tout Bordeaux. Une vraie serial killer, la Carole.

Elle a un rire nerveux.

– Arrête de nous la jouer hystéro, réplique Samir, vexé de s’être fait avoir. T’es pas au théâtre. Tu vas plus te foutre de moi, toi.

Carole s’arrête de rire.

– Vous me faites mal.

Il lui libère le poignet

– C’est quoi alors cette histoire de mort ?

Elle reprend son souffle.

– Fabien est... Il mort dans la nuit. Je me suis réveillée ce matin à côté de lui et...

Les images lui coupent la parole, tournant de nouveau sous son crâne. Elles la replongent dans leur chambre.

– Pourquoi t’es là alors ?

– Ça vous regarde pas.

– T’as raison, chacun sa merde. Fais-en ce que tu veux de ton cadavre.

Pas une seule fois le mot ne lui était venu à l’esprit. Fabien est désormais un cadavre. Plus un corps donnant l’impression de sommeiller. Elle revoit le scalpel.

– Hors de question ! Je ne veux pas donner son corps à la science. Nous...

Carole se tait. Comme si elle venait de se rendre compte de la présence de Samir. Pourquoi en avoir parlé devant quelqu'un qu'elle ne connaît pas ? Elle le fouille du regard.

A-t-il saisi ou pas ?

– Oubliez tout ce que je vous ai dit, ajoute-t-elle, c'est mon problème. Pas le vôtre. Ni celui de personne d'autre d'ailleurs. Je vais régler ça toute seule.

Elle veut récupérer le téléphone. Il referme ses doigts dessus.

– Je comprends rien du tout de ton truc. Ton mari est mort dans la nuit dans votre lit, et toi tu te barres en week-end. C'est vraiment n'importe quoi. T'es sûr que t'es pas en train de te raconter une histoire ?

Elle hausse les épaules.

– J'aimerais bien que ce soit une histoire.

Elle gagne la cuisine.

– Tu fais quoi ?

Il la rejoint.

– Je suis si fatiguée, murmure-t-elle. Faut que ça se termine vite.

Elle ouvre le robinet et s'asperge le visage d'eau froide.

Samir jette un coup d'œil au portable. Il affiche un air dégoûté.

– Ferme-moi ce truc sordide.

Carole déconnecte l'application.



Carole rallume une nouvelle fois la lampe de chevet. Elle tend la main droite et passe les doigts sur les reliefs du paravent en bois. Plusieurs heures qu'elle se tourne et retourne dans son lit, sans réussir à trouver le sommeil. L'océan lui procurant habituellement un profond sommeil est moins fort que ses insomnies de ville. Chaque fois qu'elle ferme les yeux, apparaît aussitôt leur chambre de Bordeaux. La forme du corps de Fabien sous la couette. Puis l'image de Florence et Antoine la regardant sans un mot. Un regard fixe. Anticipant les yeux de ses enfants à qui elle va devoir baratiner. Faut que tu dormes un peu, souffle-t-elle. Carole éteint la lumière. Sa main tâtonne jusqu'au tissu humide.

Elle replonge le nez dedans. Ferme les yeux et inspire un grand coup. Elle fond en larmes. Comme sur l'autoroute où elle avait été obligée de s'arrêter sur une aire. Ridicule. Que penserait Fabien de la voir chialer dans son écharpe ? La trouverait-il grotesque ? Lui qui détestait le sentimentalisme à un euro. Sans doute un reste de ses années punk.

*« C'est pas l'instant d'faire des formules. Le ton grandiloquent, ça tourne en ridicule. On va pas sortir les mouchoirs. Si l'on pleure on s'en fout, mais qui pourrait nous voir ? ».*

Les paroles remontent d'un seul coup à la surface. Une chanson qu'ils avaient réécoutée ensemble en 2014 à la mort de Schulz, le chanteur de Parabellum. Elle était une fan du groupe. Fabien et elle s'étaient croisés la première fois à l'un de leur concert à Bordeaux. La rencontre percutante de deux lycéens dans un brouillard de fumée entourant un pogo. Suivirent quelques années « no futur » à écumer les bars de l'Aquitaine. Fabien jouait de la batterie. Il rêvait de faire un disque. Sans fric ni talent. Il avait fini par couper sa crête et dégoter un stage d'informatique. Son rêve de devenir le *Topper Headon*<sup>1</sup> français ne renaissant plus que les dimanches. Sa Gretsch<sup>2</sup> couverte d'une deuxième peau de poussière dans leur garage. Se promettant par intermittence de s'y remettre. Fabien n'a pas repris ses baguettes depuis 1994. L'année aussi de la promesse. « T'es vraiment nulle ! Faut que tu sois forte. ». Elle balance l'écharpe à travers la chambre. Son coude cogne contre le paravent qui tombe. Un énorme boucan.

Puis des pas dans l'escalier.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Foutez-moi la paix !

– Tu peux crever, gueule Samir avant de redescendre.

Carole s'assoit sur le bord du lit et rallume. Elle pose le regard sur l'écharpe. Comment leur annoncer la mort de leur père ? Quels mots employer ? Par téléphone ou les yeux dans les yeux ? Elle appréhende de se retrouver face à eux. Surtout Florence

---

1 - Premier batteur des Clash.

2 - Marque de batterie.

qui avait un rapport fusionnel avec son père. Tous deux étaient liés par une complicité très forte. Aurait-elle la force de les consoler ? Leur rendre ce qu'ils leur avaient donné.

Que seraient devenus Fabien et Carole sans leurs jumeaux ? Ce fut grâce en grande partie à eux qu'elle et Fabien ne se sont pas écroulés. Leur couple, à deux doigts d'imploser, s'était ressoudé autour de Florence et Antoine. Fabien avait fini par consulter un psy, tandis que Carole avait opté pour des antidépresseurs liquides, la contraignant à passer plusieurs fois par la case désintoxication. Replonger dans l'alcool ? Elle se sent très fragile. Plus qu'avec la cigarette. Cette fois, aller voir quelqu'un ?

Elle se glisse à nouveau sous les draps, le dos calé contre un oreiller. Avec le nez dans l'écharpe.

La crique occupe le centre de la page. Samir, assis sur un rocher, examine son esquisse. Le ciel ne lui convient pas. Il l'aurait voulu aussi clair que celui au-dessus de sa tête. Mais pas de fusain bleu. Son matos acheté à la hâte aux Nouvelles Galeries de Biarritz. Il rajoute quelques oiseaux. Ne reste plus qu'une feuille. Et pas d'autre carnet pour la traversée.

Il repense à tous ceux laissés derrière lui. Quatre années de dessins restés à la maison d'arrêt de Grasse. Samir était surnommé le dessinateur public. Pas un exercice destiné uniquement à faire plaisir à ses codétenus. Il lui permettait aussi de cantiner. Les matons fouinaient souvent dans ses papiers. Vérifiant qu'il ne fasse pas de plan de la prison. Comme ses repérages de banques et immeubles des beaux quartiers.

Planqué derrière sa couverture de dessinateur de rues. Certains riverains voulant parfois lui acheter une vue de leur quartier. La veille de son départ, il avait regardé un à un tous ses carnets. Lesquels emporter ? Il en avait choisi quatre avant de décider de tous les laisser n'emportant qu'un seul dessin dans sa cavale.

Un bateau au loin. Il se redresse et met la main en visière. Difficile à une telle distance de voir s'il s'agit d'un bateau de plaisance ou d'un chalutier. Il regrette de ne pas avoir pris les jumelles sur la commode.

Le navire avance tout droit.

Samir descend lentement entre les rochers, dérangeant un couple de goélands qui s'envole. Il s'arrête et attend, posté à cinq ou six mètres en surplomb de son rendez-vous.

Un chalutier entre dans la crique.

Carole ouvre les yeux, deux heures après s'être endormie. Elle se redresse. Un frisson lui traverse les épaules. Elle s'entoure de la couverture. Les premières lueurs du jour pointent derrière les volets. Elle parcourt la chambre des yeux. La porte est entrouverte. Samir l'avait fermée. Elle s'habille et descend.

Le siège bloquant l'entrée n'est plus là, ni le blouson et le sac de Samir. *Mon portable* ? Elle pousse un soupir de soulagement en le voyant sur la table.

Bon débarras, se dit-elle. Déposer plainte pour séquestration ? Son devoir de citoyenne serait de dénoncer un dangereux évadé. Elle se rendra à la gendarmerie après avoir réglé... Est-elle aussi hors la loi ? Camoufler la mort naturelle d'un homme est-ce un délit ? L'idée ne l'avait pas effleurée un seul instant.

C'est juste l'annonce du décès décalée de deux jours, se rassure Carole, balayant l'aspect juridique. Déjà assez culpabilisée par le regard de ses enfants.

Elle ouvre la trappe de la cheminée. Le vent siffle à travers le conduit. Elle dispose des pommes de pin sur des feuilles de journaux en boule et rajoute du petit bois sec. Où sont les allumettes ? La boîte est rangée d'habitude sur la cheminée. Parfois dans le tiroir de la table du salon. Elle n'y trouve que des jeux de société. Rien non plus dans les placards de la cuisine. Ni feu, ni café, avant l'ouverture de la supérette. Petit-déjeuner dans un bar de Ciboure ?

– Besoin de ça ?

Il referme la porte d'entrée et lui apporte le briquet.

– Vous ne deviez pas partir à l'aube ?

Carole enflamme le papier sous les pommes de pin.

– Un chalutier. Mais pas le bon.

Carole décroche le bouffadou<sup>3</sup> Elle souffle dedans. Les flammes s'intensifient. Fabien ne la quitte pas des yeux, un étrange sourire aux lèvres. Quand elle remet le soufflet à son clou, Fabien le décroche. Il le tourne et retourne dans sa main, comme un objet précieux.

– Il faut que je sois rentrée demain.

Samir raccroche le bouffadou.

– Un jour de plus ou de moins ça changera rien du tout pour lui.

– ...

---

3 - Le bouffadou (bofador en occitan) est un soufflet à bouche, long tube de bois dans lequel on souffle pour attiser le feu.



Elle a ravalé une injure.  
– T’as un chargeur dans ton sac ?  
– Non.  
– Y a quasiment plus rien. Putain ! S’il est pas au rencard demain...

Elle s’approche de la fenêtre.  
– On pourrait ouvrir les volets.  
– Non.

Elle pousse un soupir.  
– Et déjeuner, c’est possible ?  
– Y a quelque chose ici ?  
Carole désigne la porte du couloir.  
– Dans la cave.  
– Passe devant.

Elle tourne la poignée.  
– C’est fermé.  
– Elle est où la clef ?  
– Sur le mur de l’entrée.  
– C’est laquelle ?  
– La grosse avec un porte-clef gris.

Tous deux descendent un étroit escalier en bois vermoulu. La quatrième marche est coupée en deux, la pièce au sous-sol taillée à même la roche. Aucune ouverture sur l’extérieur. L’humidité suinte encore plus qu’à l’étage.

– Ça pue ici, fait Samir.

Il se penche sous une alcôve. Des cartons y sont entreposés. Il promène sa main sur le mur. Jusqu’à trouver un interrupteur.

– C’est mieux avec la fée électricité.  
Elle affiche un air étonné.

– Pas parce que t’as fait l’hebs<sup>4</sup> que tu connais rien en art, se vexe Samir.

Carole ouvre un placard. Peu de choses sur les étagères. Elle se lève sur la pointe des pieds et attrape un paquet de café et des biscottes. Ils remontent.

Elle prend une cafetière italienne posée en trois morceaux sur l’égouttoir. La poignée en fer blanc est branlante. Elle la prépare puis ouvre la bouteille de gaz

– J’ai besoin du briquet.

Il allume le feu sous la cafetière.

– T’es sûre que ça fait du café ce truc ?

– Depuis avant votre naissance.

Le téléphone vibre. Samir consulte l’écran. Pas le numéro de la cidrerie. Il remet le portable dans sa poche et s’adosse à l’évier.

Carole s’assoit à la petite table en formica de la cuisine. Une carte jaunie du pays basque est punaisée. Aucune autre décoration sur les murs décrépis. Un vrai intérieur d’éco-musée de la pêche, avait dit un de leurs amis. La remarque l’avait agacée. Plusieurs magazines de surf sont posés sur le banc. Elle feuillète le premier de la pile. Les pages avaient été cornées par Fabien.

Le portable vibre à nouveau. Toujours le même correspondant.

– C’est qui ?

– Je suis pas ton secrétaire.

Il tourne les pages de son carnet. Jusqu’à la dernière. La garder pour la traversée ? Du papier à bord du

---

4 - Prison en arabe.

chalutier ? Il ne se voit pas poser la question à Michel.

– Y a pas des feuilles ici ?

– Je suis pas votre vendeuse en papeterie.

– Un partout. Vanne au centre.

Il se précipite sur la gazinière.

– Ça va cramer ton truc.

Il éteint le feu et remplit les deux tasses.

– T’as du sucre ?

Carole ne répond pas.

Ils boivent leur café en silence. Elle est assise devant la cheminée. Et lui à table. Il est penché sur un vieux numéro du Monde ouvert à la page centrale. Son crayon en suspens. Le support ne l’inspire guère.

Un seul coup de crayon.

Carole sort des chiottes. Il la suit du regard jusqu’à ce qu’elle retourne à sa place. Puis il entame un jeu sur le portable.

– Ce n’est pas la première fois que vous venez ici.

Il secoue la tête.

– N’importe quoi.

– Vous êtes déjà venu, affirme Carole.

Il lève les yeux de l’écran.

– Je te dis que c’est la première fois que je viens dans c’té baraque.

– Vous mentez mal. Je...

Il la coupe d’un geste.

– Tu commence à me gonfler, toi.

Elle se racle la gorge.

– Comment alors avez-vous trouvé l’interrupteur du premier coup ?

Il tapote sur son crâne.

– Y a pas que du vent là-dedans. J’ai fait un tour de la maison.

Elle a une moue moqueuse.

– Vous êtes vraiment très fort.

– Tu te fous de moi.

Carole pointe le doigt vers l’entrée.

– Vous ne saviez pas où se trouvait la clef pour descendre à la cave ?

Samir abdique.

– Ok. Je suis déjà venu.

– Quand ?

Il allume une clope.

– Y a longtemps.

Carole n’est pas prête à lâcher le morceau, persuadée que son preneur d’otage a un lien avec sa maison.

– Quand ?

– T’es condé ou quoi ?

Samir s’approche de la cheminée. Il regarde un cadre sur la cheminée, avec la photo d’un pêcheur sur un quai du port de Ciboure. Il pose devant un chalutier. Avec un sourire aussi large que le thon dans ses bras.

– La dernière fois, c’était... Je devais avoir treize ou quatorze piges. Ma grand-mère maternelle était originaire du coin. C’était une basque. Une pure et dure. Elle me prenait chez elle au mois d’août Et on venait souvent passer quelques jours ici. J’aimais bien venir dans cette baraque. Un mec vraiment bien ce pêcheur.

Sa voix s’est adoucie.

– Vous l’avez bien connu ?

– Plus que bien !

Elle le fouille du regard. L'a-t-elle déjà croisé dans Ciboure ou sur la côte basque ?

– Mais vous avez quel âge ?

– 38.

Carole n'en revient pas. Pensant qu'il en avait une dizaine d'années de moins. Elle s'apprête à parler puis se ravise.

– Jo m'emmenait avec lui et ses potes pêcheurs, reprend Samir sans quitter des yeux le cadre. C'était vachement bien. Je crois que c'était... mes meilleurs souvenirs de gosse. Ce mec m'a appris plein de trucs, en très peu de temps. Pas un grand bavard, le Jo. Par contre, tu l'entendais sa voix quand ça allait pas. Une putain de trouille quand il me gueulait dessus. Mais il hésitait pas à me taper sur l'épaule quand je faisais un truc bien et me dire « T'iras loin p'tit gars. Faut juste que tu te sortes les doigts du cul. ». Si j'avais eu un daron comme lui, c'est sûr que... Quand Jo est mort... Si j'avais eu du fric, je l'aurais rachetée sa maison.

– Cette maison a jamais été mise en vente, martèle Carole.

Il reprend son masque tendu.

– Comment t'as fait pour l'acheter alors ?

Il s'adresse à la photo :

– Jo, je suis sûr que t'aurais tiré la tronche de savoir ce qu'est devenue ta maison. Pareil pour ton père et toutes les générations de pêcheurs qui ont vécu sous ce toit. Vous avez dépensé des tonnes de sueur sur l'océan pour que des gens qui ont du fric viennent s'y installer. Un p'tit chèque et y sont chez eux. Dire que ton oncle qui vivait ici à péri en mer.

Ça me fout les boules.

Samir s'arrête de parler. Mais il reste devant la photo. Passant de la tristesse à la colère. Il se frotte le menton. Puis il se remet à balancer sa bile sur les propriétaires des maisons de pêcheurs transformées en résidences secondaires. Comparant la côté basque d'aujourd'hui avec celle qu'il avait connu gamin, avec une fixation sur le nombre de petits bateaux de pêche qui avaient disparu. Comme celui de Jo. C'était mieux avant, en filigrane dans chacune de ses phrases.

Carole ne l'écoute plus. Elle a les yeux dans le vague.  
Nouvel appel. Samir lit le numéro avec un air agacé.  
– Toujours le même con.



– N’importe quoi.

Samir n’en croit pas un mot.

– Ça vous emmerde, mais c’est la vérité.

Elle hausse les épaules:

– De toute façon... Laissons tomber tout ça.

Carole remet une bûche dans le feu et lui tourne le dos. Elle reprend sa réussite, sans grande conviction.

– J’étais sûr que c’était du baratin.

Carole ne répond pas. Elle se fout qu’il la croit ou pas. Pourquoi lui avoir dit ? Elle se sent stupide de lui avoir fait cette confidence. Qu’ils se soient connus ou pas, ne changera absolument rien à la situation. Carole est prise en otage chez elle.

– Tu fantasmais juste d’être la fille d’un pêcheur.

Elle plaque la carte sur la table basse et se lève.

– Poussez-vous !

– T’as une place en face.

– Vous voyez bien que je peux pas l’ouvrir.

Il s’installe sur une autre chaise.

– Attends. Tu vas pas me la faire à l’envers.

Samir inspecte l’intérieur du tiroir.

– Vas-y, tu peux.

Carole pose une vingtaine de photos sur la table.

– Et ça c’est quoi ?

Samir reste bouche ouverte.

– C’est pas possible.

Son regard fait des allers-retours de la photo à Carole.



– Pourquoi tu me l’as pas dit ?

– La bourgeoise pouvait pas comprendre ni en placer une, ironise Carole.

– Ok, c’est bon.

Elle se penche sur la photo. Des années qu’elle ne l’avait pas regardée. Comme celles des autres albums de son père. Une période en pointillés de son existence.

– C’était le jour de mes vingt-cinq ans. On les a fêtés ensemble. Un repas à Saint-Jean-de-Luz et direction Biarritz. La photo est prise sur la terrasse du Casino. Mon père avait sorti le super grand jeu ce soir-là. C’est la seule fois que l’ai vu éméché. Et en cravate.

Samir doute encore.

– Comment ça se fait que je t’ai jamais croisée ici ?

– Je suis venue quelques années au mois de juillet. Le reste du temps on allait dans la famille de Maman. C’était... Pas du tout le même milieu que celui de mon père.

Il cherche ses mots.

– Franchement là... je sais pas quoi dire. La fille de Jo...

Carole sait que la situation vient de basculer en partie à son avantage. Certes, elle reste séquestrée, face à un homme armé. Mais le fait d’être la fille de Jo perturbe Samir. Il lui jette des coups d’œil en coin. Dès qu’elle le regarde, il tourne les yeux. Visiblement gêné.

– Vous savez maintenant qui je suis.

– Incroyable ce truc quand même. Jo m’a jamais dit qu’il avait une fille. Je me demande même si ma grand-mère le savait.

– Et vous...

Elle réfléchit avant de poser la question:

– Pourquoi êtes-vous en cavale ?

Samir fait les cent pas dans la pièce, en évitant son regard. Lui dire ou pas ? Moins elle en saura, mieux ce sera. Mais elle était devenue entre temps la fille de Jo, et plus la bourgeoise venue pourrir sa planque. Un coup d'œil rapide au cadre. Chacun de ses gestes est désormais sous le regard d'un fantôme.

– T'as pas entendu parler des trois évadés de Grasse ?

Elle répond non de la tête.

– On s'est arrachés il y a quatre mois et trois jours. T'as dû le lire ou le voir à la télé.

– Je n'en ai pas du tout entendu parler.

– Pourtant on a fait la une, fait-il avec une pointe de déception.

Un vrai gosse, se dit Carole.

– Et pourquoi étiez-vous en prison ?

– Des cambriolages. Mais... mais...

Samir cesse de marcher.

– Mais quoi ?

Il danse d'un pied sur l'autre.

– Le dernier cambriolage a mal tourné. Un lascar est sorti de l'appart du dessus. Un vieux bourge en peignoir. On s'est arrachés. Ils nous a coursés et s'est fracassé dans l'escalier. On a été voir. On pouvait quand même pas le laisser crever. J'ai pris son pouls. Il respirait encore. Je l'ai relevé pour qu'il soit assis. Et on s'est tiré. Il est mort à l'hôpital. Comme un con j'ai été le seul à le toucher. Les schmits de la scientifique ont retrouvé mon ADN. Mes collègues ont pris la peine normale pour les cambriolages. Et moi je me

suis tapé le maximum. C'est à cause de ce putain de juge qui m'avait dans le nez. Et puis la presse m'a descendu. J'ai morflé. On m'a chargé à bloc.

Que des innocents en prison, se retient de lui balancer Carole.

– Je sens bien ce que tu penses. T'es bien comme eux avec leur justice de mes couilles. Mes potes sont sortis au bout de quatre piges. Et moi j'allais m'en taper dix de plus. Pour un crime que j'ai pas commis. Même les flics ont dit qu'y avait aucune preuve que je l'avais poussé. Et en plus le lascar avait un Parkinson. J'ai payé ma dette comme mes potes pour la cambriole. Pourquoi y m'ont collé dix piges de plus ? Tu trouves ça normal, toi ? Tout ça parce que je suis... Sûr que si j'avais porté un autre non, ils... Fais chier. Pourquoi je te parle de tout ça ? Faut juste que je me barre de ce pays. Un pays de merde.

Carole reste méfiante.

– Et les deux autres ?

– J'en sais rien où il sont ! Ils font leur vie. Des anciens, à qui l'un de mes potes a rendu service, nous ont filé assez de fric pour tenir un petit bout de temps. Ils nous ont même fourni une bonne planque. Pas un cadeau pour nos beaux yeux. C'est juste pour qu'on soit en dette avec eux. Faudra rembourser un jour en montant sur un braquo ou en transportant de la came. Ils nous tiennent par les couilles. Je me suis arraché de la planque sans prévenir.

Il fixe la porte d'entrée :

– Moi j'en ai marre de tout ça. J'ai... j'ai... Envie de tourner la page. Même changer de chapitre, de titre, de couverture... Et ça fera en plus plaisir à

Momo et... Bon, j'en ai assez dit.

Il ouvre les volets.

– Jo aimait pas les voir fermés le jour. Quand je me levais, y avait toujours des croissants sur la table. Et aussi des surprises Kinder quand j'étais tiquenot. Même quand c'était plus de mon âge. Il grognait « bon appétit jeune homme » sans quitter des yeux son Paris Turf.

Carole sourit.

– La même chose avec moi aussi.

Elle ouvre l'autre volet.

– T'as plus peur que les flics viennent jusqu'ici?

– Non. Même Maman savait pas que je venais chez Jo. C'était un truc entre Mémé Maïka et moi. Elle voulait pas que j'en parle. Sa maison à elle était dans la montagne là-haut. Dans un bled paumé du côté d'Hasparen. « Toi, t'es un vrai métissé qu'elle me disait: mi Atlantique, mi Méditerranée. » Une femme très drôle. Je... Je crois que j'ai complètement basculé quand elle est partie... Bon, on va pas refaire le match.

Carole sent qu'il n'en dira pas plus. De toute façon, elle a la réponse à sa question. Son preneur d'otage est un braqueur cherchant à échapper à la justice. Le reste de son histoire lui importe peu. Sans le lien de Samir avec son père, elle ne l'aurait sans doute jamais croisé. Sûrement que personne n'aurait su qu'il avait été en planque chez elle. Sans la mort de Fabien, et sa décision de ne pas donner le corps à la science.

Elle décroche le bouffadou et attise le feu.

– Pourquoi tu lui piques ses dernières volontés à ton mec ? Ça se fait pas.

Il a posé la question sans la moindre agressivité.

Avec même une part de tristesse. Mais Carole le prend mal.

– Vous êtes bien placé sur le plan du vol.

Il hausse les épaules.

– T’étais pas obligée de m’en parler.

– Pour une fois, je suis d’accord avec vous. La mort de mon mari ne vous concerne pas.

– C’est sûrement une raison à la con, ricane-t-il après un silence. Pour faire plaisir à la famille qui veut avoir une adresse pour aller verser sa p’tite larme chaque 1er novembre.

Il pointe l’index sur le plafond:

– Ou pour pas déplaire au petit bon dieu là-haut promettant le paradis.

Elle ouvre la bouche pour une réplique cinglante. Ce jeune con commence à la gonfler. Persuadé d’être le plus malheureux de la planète et portant sa cavale en bandoulière comme une médaille d’ancien combattant. Juste une petite frappe qui ne veut pas assumer ses fautes et joue la victime du système.

– Vous savez apparemment mieux que moi, répond Carole avec un rictus.

Samir comprend qu’il est allé trop loin.

– Laisse tomber. On va pas se prendre la tête maintenant. Plus que quelques heures et tu seras peinarde.

Il regarde la photo du pêcheur.

– En plus, ajoute-il, ça plairait pas trop à Jo qu’on se prenne le chou.

– Remettez cette photo ! Et puis je vous interdis de parler de lui.

Il repose le cadre sur la cheminée.

– Je parle de Jo quand je veux.

– Nous sommes pas devenus d’un seul coup de vieux amis parce que vous avez connu mon père. Vous êtes que mon preneur d’otages. Je ne vais pas vous faire de cadeaux.

– Pas besoin de ton cadeau de merde.

Carole, son coup de gueule passé, se pose à nouveau des questions. Ça se fait pas... Comment les regarder dans les yeux avec ce qu’elle a fait à leur père ? Autant tout leur dire. Sans rien cacher. Ni sa fuite, ni la promesse trahie par leur père. Plus que vingt-quatre heures avant le délai légal. Elle va tout arrêter, revenir à Bordeaux et contacter le service des dons à la fac de médecine. Respecter les dernières volontés de Fabien. Il est encore temps de faire machine arrière.

Elle enfle sa veste. Samir bloque l’accès à la porte.

– Tu bouges pas de là !

Elle commence à suer. Ses tempes bourdonnent. Elle a des palpitations à la poitrine. Comme si ses côtes se resserraient.

– Je veux sortir d’ici.

Elle se colle devant lui. Il ne bouge pas, les bras serrés.

– Je suis fatiguée, souffle Carole. Faut que je rentre chez moi. Que tout ça finisse. S’il vous plaît, laissez-moi sortir.

Leurs fronts se touchent presque.

– Faites-le au moins pour mon père.

Il s’écarte pour la laisser passer, puis se ravise et rebloque l’accès.

– J’ai des choses à faire, insiste Carole avec des sanglots dans la voix. C’est urgent.

Samir la prend par l’épaule.

– Détends-toi. Je sais que ce que tu...

Elle lui mord la main. Il la bouscule. Elle trébuche et s'accroche au porte-manteau qui oscille sans tomber.

Il la retient par le bras.

– Calme-toi.

Elle le repousse.

– Mon père vous aurait... Je dois... On doit pas se... de... Il est...

Impossible de faire une phrase entière. Ça recommence, panique Carole. La sueur tapisse son dos. Elle ne ressent plus rien sur tout le côté droit du corps. Sa poitrine est complètement verrouillée. Elle a le souffle coupé.

– Qu'est-ce qui t'arrive ?

Elle s'écroule.

– Arrête de nous la jouer comme ça. Y a pas de caméra.

Il se penche et lui prend le bras pour l'aider à se relever.

– C'est... à cause de l'a..., bredouille-t-elle. Faut... C'est l'a...i...

– Quoi ? Qu'est-ce que tu dis ?

– ...

La tête de Carole roule sur le côté.

– Réveille-toi !

Il la gifle.

– Réveille-toi !

Il la secoue.

– Arrête tes conneries.

Les yeux de Carole restent dans le vide.

– Et merde !

Samir ramasse son sac et se tire.

Coup de frein. Une voiture se gare à cheval sur un trottoir. Un homme en sort très vite. Il court vers le sentier qui mène chez Carole, une sacoche noire en bandoulière. C'est un quadra athlétique, au crâne rasé, avec de larges épaules tendues sous une veste de cuir.

Il s'arrête devant un portail. Pas le bon numéro. Il continue jusqu'à une grille bouffée par la rouille. Fabien et Carole Boissy sur la boîte aux lettres bourrée de prospectus. Ses semelles crissent sur le gravier. Il inspire un grand coup avant de pousser la porte.

Samir monte à l'étage. Son arme à la main. Il s'arrête sur le palier.

– Oui. C'est ici.

Le médecin se précipite sur Carole.

– Docteur Julien Irigoyen.

Elle est assise dans un fauteuil, emmitoufflée dans une couverture. Son visage est moins pâle, ses yeux encore absents. Elle a toujours beaucoup de mal à respirer.

– Le régulateur m'a expliqué que vous avez eu un malaise.

Elle répond de la tête et pose ses mains sur les accoudoirs.

– Ne bougez pas, s'il vous plaît.

Il s'accroupit à côté d'elle et ouvre sa sacoche.

– Je vais vous poser quelques petite questions. Nous sommes quel mois aujourd'hui ?



– Novembre.  
– De quelle année ?  
– 2019.  
– Quel est le nom du Président actuel de la République ?  
– Macron.  
– Quel pays a gagné la dernière coupe du Monde de foot 2018.  
– La France.  
Il plante l'index devant son visage.  
– Suivez mon doigt.  
Il le promène de gauche à droite. Puis dans le sens inverse.  
– Tout est parfait de ce côté-là. Nous allons voir le reste. Vous pouvez marcher ?  
Elle fait oui de la tête.  
– Je vous propose de vous allonger là-bas.  
L'urgentiste l'aide à s'extraire du fauteuil. Il se pousse légèrement sur le côté, les bras ouverts pour prévenir une éventuelle chute. Carole avance un pied hésitant, appréhendant un nouveau vertige. Puis elle se dirige en traînant des pieds vers la banquette, la tête enfoncée dans les épaules. Il récupère sa sacoche et l'accompagne.  
Elle s'assoit sur le bord.  
– Ôtez votre haut s'il vous plaît.  
Elle ouvre le premier bouton de son chemisier en grimaçant. Chacun de ses gestes est très lent. Elle respire avec difficultés.  
– Vous voulez que je vous aide ?  
Carole refuse d'un hochement de tête. Elle se déshabille avec des gestes de pantin, le regard absent.

– Vous pouvez garder le soutien-gorge.

Elle s'allonge.

– Respirez à fond, s'il vous plaît.

Le froid du stéthoscope sous la poitrine la fait frissonner.

– Vous avez eu un problème d'élocution, comme une impossibilité de trouver vos mots, au moment du malaise ?

– Oui. Un peu.

Il plisse le front.

– Et vous avez eu un problème de vision d'un côté ou de l'autre ?

– Non.

Il ôte les oreillettes et laisse glisser le stéthoscope sur son cou.

– Ça vous est déjà arrivé ?

Elle pousse un soupir.

– J'ai déjà eu un... un AIT<sup>5</sup>.

Nouveau plissement de front.

– Il a nécessité une hospitalisation d'urgence ?

– Oui.

– Vous prenez des anticoagulants ?

– Du Kardégic.

– Vous êtes bien suivie pour ce problème ?

– Très bien. Par mon médecin traitant. Il m'a dit que c'était un AIT sans gravité.

Il se frotte le menton.

– Vous vivez ici ?

– Non, à Bordeaux. Je suis venue passer le week-end.

---

5 - Accident ischémique transitoire (AIT), ou attaque cérébrale, est un mini-accident vasculaire .

– Vous avez eu un événement traumatisant ces derniers temps ?

Donner ou pas le corps de Fabien ? Balancer Samir ?

– Non.

– Vous buvez et fumez ?

Elle a un air gêné.

– Seulement aux occasions.

Sourire complice du médecin.

– Je tiens à vous rassurer. Tout va bien côté tension. Mais...

Il se gratte la tête.

– Je vais appeler une ambulance pour vous emmener à l'hôpital.

Elle se redresse sur les coudes.

– Pourquoi ?

Il range son matériel et soulève le cache de son I-Phone.

– Vous avez quand même été victime d'un AIT. On ne peut pas...

– Je vous assure que ça va beaucoup mieux, l'interrompt-elle.

Une virgule de l'index sur l'écran.

– Vous irez donc aux Urgences de l'hôpital de Saint-Jean-de-Luz.

Elle s'assoit.

– J'ai juste eu une semaine particulièrement dure, précise Carole. Je suis tout le temps sur les routes pour mon boulot. Je suis commerciale. Et c'est la période la plus chargée en ce moment. En plus avec une nouvelle responsable qui nous met la pression. Deux collègues sont en burn out.

Elle a parlé très vite.

– Je comprends tout à fait, acquiesce-t-il, Mais il s'agit juste de quelques examens.

Carole se lève.

– Je ne vais quand même pas passer mon week-end de repos à faire des examens. En plus je suis une ancienne infirmière.

Il détache les yeux de son portable.

– D'accord mais... Vous ne pouvez quand même pas rester toute seule.

– Je suis pas tout seule. Il y a mon... mon fils avec moi. C'est lui qui vous a appelé.

Il se frotte le menton.

– Je comprends que vous n'ayez pas envie de gâcher votre week-end. Surtout après ce que vous m'avez dit de votre boulot. Mais je...

– S'il y a quoi que ce soit, le coupe Carole, mon fils m'emmènera aux urgences. Mais ça ira. Je pense que j'ai juste besoin de me reposer.

Il la fouille du regard.

– Dès votre retour à Bordeaux, retournez voir votre médecin traitant. Pour une recherche de tension artérielle, un bilan sanguin complet, une TDM, une IRM, un Doppler.

– D'accord, souffle Carole.

– Vous savez qu'il ne faut pas prendre le harcèlement à la légère.

– Les prud'hommes sont sur le coup.

L'urgentiste s'assoit à table. Il pose un lecteur de carte magnétique devant lui. Puis son carnet de consultations.

Lui en parler ? Tout déballer à ce médecin pour se débarrasser ?

– Vous avez votre carte vitale, s’il vous plaît ?

Carole fouille dans son sac à mains. Où l’a-t-elle mise ? Pas dans son portefeuille. Fabien l’aurait déjà dégainée.

– Désolée, fait-elle avant de vider le contenu sur la table.

– Voilà, fait-elle.

– Merci.

Cette scène fait écho à d’autres pour Carole. Quand Fabien insistait pour qu’elle appelle SOS médecin. Le plus souvent pour rien ou pas grand-chose. Avec chaque fois la présomption d’une très grave maladie.

– Vous donnerez ce mot à votre médecin référant. Et vu votre état de fatigue, il vous prescrira sûrement un arrêt de travail. Pas qu’un week-end qui vous requinquera, chère Madame.

– Combien je vous dois ?

– Ça vous fera donc 45,60 €. En chèque ou carte bleue ?

– En carte, s’il vous plaît.

Elle introduit sa carte dans le lecteur et tape son code.

– Pas d’alcool ni d’effort ce week-end. Vous pouvez juste marcher tranquillement.

Il lui rend sa carte.

– Merci. Et puis surtout, prenez rendez-vous dès lundi matin avec votre médecin.

Elle esquisse un sourire.

– Je vais commencer ma marche tout de suite.

Elle l’accompagne jusqu’à la grille.

– Docteur, je voulais vous dire...

Carole marche lentement dans l'allée principale. Le 7 août 1994 revient pas à pas. Très précisément. Son père avait été enterré sous un ciel d'été lumineux. Elle était sa seule famille directe. Les rares autres personnes présentes à ses obsèques étaient d'anciens pêcheurs. Dont celui qui avait racheté son chalutier quand sa vue avait commencé à décliner, jusqu'à devenir quasi aveugle. Devoir rester cloué à terre avait accéléré sa fin. Il y avait aussi plusieurs femmes qu'elle n'avait jamais vues.

Le cimetière du Belvédère est toujours parfaitement entretenu. Des personnalités y sont inhumées, dont l'écrivain Pierre Benoît: le seul livre que son père lui avait offert. Un cimetière marin, répertorié dans nombre de guides touristiques, avec une vue plongeante sur la baie de Saint-Jean-de-Luz. Beaucoup de demandes d'inhumations, peu d'élus pour l'éternité. Il est désormais réservé aux familles disposant de caveaux. Le père de Carole y est enterré parce que c'est une très ancienne famille de Ciboure. L'un des oncles de Carole avait été gardien du phare de Socoa avant son automatisé en 1970. Gamine, elle aimait venir se promener dans le cimetière. Puis ses premiers pétards avec un de ses copains de vacances. Elle s'y sentait bien. Comme Maxime...

Carole sent le souffle impatient de Samir. Il piétine derrière elle. La main sur l'arme dans sa poche. Il est

très nerveux depuis qu'ils sont sortis de la maison.

– Laissez-moi seule.

Elle fixe la pierre tombale.

– On se barre maintenant.

– Si j'avais dû vous balancer c'était tout à l'heure.

Avec le médecin.

Il encaisse sans broncher.

– Jo est enterré là ?

– Oui. Avec son père, mon grand-père que je n'ai pas connu.

– Et lui c'est qui ?

Elle fixe à nouveau la pierre tombale.

– C'est Maxime.

Silence.

– Il avait quatre ans quand mon père a été enterré.

Maxime courait partout dans le cimetière. Il m'a dit : « Maman, c'est super beau ici. Pourquoi y a que des gens morts qui habitent ici ? ».

Samir approche la main de son bras.

– Donnez-moi une cigarette.

Il l'allume.

– Non, fait-elle en agitant la main.

Samir éteint la deuxième clope. Il fait un pas de côté.

– Un mois après, nous apprenions que Maxime avait une tumeur du cerveau.

Samir détourne la tête. Il pose son regard sur l'horizon.

– Un jour, à l'hôpital à Bordeaux, il nous a dit : « Je sais que je vais mourir. » Fabien et moi avons fait semblant de pas entendre. Parler d'autre chose... Il a rajouté: « Je veux habiter là où est Papi. ».

– Tu te fais du mal, Carole. Viens, on rentre.

Elle ne bouge pas.

– Peu de temps après, il nous a demandé de venir habiter un jour avec lui dans le cimetière. « On te le promet », a répondu Fabien. C'était une semaine avant la mort de Maxime.

Elle hausse les épaules :

– Tenir une promesse à un enfant mort depuis si longtemps... C'est sûrement naïf.

– Pas du tout. Je comprends que...

Il lui prend le bras.

– Gardez votre compassion pour vous, fait-elle en le repoussant.

Carole sort du cimetière.

Il y a beaucoup de monde sur le port et la digue. Dès vendredi, les rues de Ciboure ont été prises d'assaut par une population éphémère. Celle surtout des propriétaires de résidences secondaires venus profiter d'une fin de semaine très ensoleillée. Un air d'été indien flotte sur le village. Tous les commerçants sont sur le pied de guerre comme à chaque gros week-end. Les sabots à carte bleue sur les starting-blocks. Une affluence qui ne fait pas que des heureux. Les policiers municipaux ne sont guère enthousiastes. Et encore moins les éboueurs.

Carole marche quelques mètres devant Samir. Elle ne veut pas qu'on les voit ensemble. La femme se tapant un amant alors que son mari est à peine mort à Bordeaux. Elle ne pensait pas un jour tenir compte du qu'en dira-t-on. Il avait tant fait souffrir sa mère. Malgré sa tristesse, elle tolérait les aventures de son



mari Jo, le beau gosse depuis le collège où elle l'avait rencontré. Sachant qu'elle ne pouvait lutter contre la queue entre ses jambes. Ni satisfaire son appétit de sexe. Sa seule exigence était qu'il ne se vante pas de ses aventures au village ou ailleurs. Les cornes portées uniquement sous le toit conjugal. Elle l'a quitté dès qu'il a commencé à distiller ses exploits sexuels dans les bars. Elle est partie du jour au lendemain avec sa fille de cinq ans sous le bras. Refusant de le revoir. Carole n'avait pas réussi à la convaincre de venir à l'enterrement. « C'est mon beau Jo. ». Elle bassine le personnel de l'EPHAD avec la photo de son ex-mari.

« Eh ! Carole ! ».

Une femme lui adresse de grands signes. Elle traverse la rue pour rejoindre le couple. Une femme et un homme d'une soixantaine d'années avec un enfant dans une poussette. Samir s'arrête. Une camionnette de police municipale roule au pas. Il se penche lentement et fait semblant de consulter son téléphone. Quand il relève la tête, Carole griffonne un bout de papier. La conversation de Carole dure quelques minutes. Puis elle retraverse et reprend la route pour rentrer. Il la suit. Soudain elle bifurque. Qu'est-ce qu'elle fout, s'inquiète Samir. Il accélère le pas et la rejoint dans une ruelle.

– Tu vas où, là ?

– Je vais rue Jean-Jaurès.

– Pour quoi faire ?

Elle ne répond pas et continue jusqu'à une supérette.

Samir l'attend devant l'entrée. Le téléphone vibre dans sa poche. Encore lui, soupire-il. Des coups de

fil en rafale du même numéro. La batterie ne finira pas la journée.

Carole sort avec deux sacs. Il lui emboîte le pas. Elle pousse la porte d'un bar-tabac Il se planque derrière une bagnole. Elle ressort rapidement.

– T'as pas cinquante centimes ?

Samir s'arrête au-dessus d'un jeune type adossé contre un mur. Autour de lui une chienne et trois chiots. Sans quitter des yeux Carole qui marche devant lui, il fouille dans sa poche et pose un billet de vingt euros sur la paume.

– Je vais boire un coup à ta santé, mec.

Samir sourit.

– C'est un coup de luxe.

Samir entre derrière Carole et ferme la porte. Il souffle.

– On bouge plus d'ici maintenant.

Carole est dans la cuisine.

– Fabien adore les huîtres. Et moi aussi, je...

Elle s'arrête, gênée au milieu de sa phrase. Pas son genre de parler toute seule. Et ça a toujours été son hantise. Surtout ne pas devenir comme Sylvie, sa meilleure copine, qui commente chacun de ses gestes. Déjà les réflexes d'une future solitude ?

– Moi je déteste ça. On dirait... Rien que les voir, ça me dégoûte.

Elle attaque l'ouverture au-dessus de l'évier. « On vide l'eau. Elles en referont une meilleure. ». Elle suit les consignes de Fabien.

Samir retourne au salon. Il ouvre le cahier. Quel dernier dessin ? Pariant sur la possibilité de trouver

du papier à bord du chalutier. Sinon à la première escale, la plus loin possible. Il a tiré un trait définitif sur la France. Plus rien ne le retient. Ni famille, ni copains. Sa seule attache était Julie, sa copine avant de tomber. Elle est venue le voir pendant trois ans. Avant de lui annoncer par courrier qu'elle était enceinte. Pas un bébé parloir. Un bruit de bouchon interrompt sa réflexion.

Carole dépose une assiette avec des huîtres. Il plisse le nez.

– T'as pas un autre truc que du pinard et de la vodka. J'aime pas ça.

Elle s'essuie les mains sur un torchon.

– Vous avez déjà aimé quelque chose ?

– Ouais mais t'as pas ça. Un bon petit pétard de beu.

Carole se sert un verre de vin blanc. Elle trempe ses lèvres dedans et le repose. En colère contre elle. *« Juste un, c'est juste le premier de la longue liste. Faut arrêter avant le premier. »* Les conseils de l'alcoologue longtemps addict. Elle écarte le verre et la bouteille pour beurrer une tartine. La première huître avalée les paupières mi-closes. Elle aime les fruits de mer. Mais pas autant que Fabien, toujours gagnant du concours d'huîtres à Noël. Battu une année par Florence. La fille et le père souvent à se lancer des défis de toutes sortes. Un mois avant les fêtes, se dit-elle. Le premier sans Fabien. Elle vide le verre d'un trait et s'en ressert un autre.

Samir a rangé son cahier. La dernière page restée blanche. Il s'est plongé dans un ancien numéro de Sud-Ouest. Tandis que Carole, son assiette à moitié pleine, a le regard flottant au-dessus de la bouteille

au trois quarts vide. Chacun derrière une frontière invisible. S'ignorant comme un vieux couple en guerre.

Carole prend la bouteille, le verre, et s'assoit devant la cheminée. Samir la suit des yeux puis reprend sa lecture. Elle ouvre son paquet de tabac et se roule un pétard.

– Tu fumes de la beu, toi ?

– J'ai fumé mon premier pétard avant que vous soyez dans le ventre de votre mère.

Samir tirerait bien dessus. Lui demander ? Il ne s'abaissera pas. Surtout après la pique qu'elle vient de lui balancer. Son orgueil plus fort que l'envie ?

Elle tire une longue bouffée. Sous l'œil de Samir qui ne tient plus en place sur le banc. L'odeur titillant ses narines.

Samir s'assoit en face d'elle.

– Fais tourner.

– Vous avez des doigts.

Elle pousse la pochette sur la table basse.

– Pas dégueu, constate Samir en reniflant l'herbe. Elle est bonne la bordelaise. On va se faire un p'tit pétard de bord d'océan.

Nouveau bruit de bouchon.



## DIMANCHE

« Foutez-moi la paix ! »

Carole se réveille en sursaut. Elle s'enfuit du rayon parfumerie d'un grand magasin, poursuivie par la vendeuse et des clients, tous portent des masques de Samir. Carole a les yeux sur le plafond. Je suis où, là ? Elle tente de se lever. Son corps retombe. Elle est allongée à poil en travers de son lit défait. Le crâne au bord de l'implosion. Elle réussit à se géolocaliser. Comment est-elle arrivée dans la chambre ? Pas de réponse à sa question. Sa soirée est avalée par un trou noir. Seuls quelques flash. Fabien à peine mort... Arrête tes conneries, se ressaisit-elle. Peut-être qu'il ne s'est rien passé ? Elle s'oblige à se se concentrer pour reconstituer le puzzle de sa nuit. En vain.

Elle se redresse. La chambre est devenue un manège. « *Faut pas que tu retombes dans cette merde. Fais-le au moins pour Antoine et Florence.* » Elle réussit à se hisser sur le bord du lit. Reste un instant assise avant de poser les pieds sur le parquet. Elle ferme les paupières et se masse les tempes. Les larmes dans les bras de Samir... Il lui caresse la tête. La scène revient comme à travers un brouillard. Elle enfle un peignoir et chaloupe jusqu'à la salle de bains. Doliprane et douche à rallonge.

Elle descend, penaud.

Samir est debout, de dos face à la fenêtre, une tasse de café à la main. Un mégot se consume dans le cendrier.

La table du petit-déjeuner est prête, avec un bol et des croissants. Le « Ouest France » du week-end est ouvert à la page des sports.

– Quand toi tu te lâches, ricane Samir en se retournant, c'est pas à moitié.

Carole ramasse tous les cadavres et vide le fond de la bouteille de Vodka dans l'évier. Sa dernière cuite remonte à juin 98. Après un remake en solo de la Dolce vita dans la Fontaine des Girondins qui s'était terminé dans un service d'urgence. Sa troisième cure en vingt-et-un ans fut efficace. Plus jamais, se promet-elle. Avec la conviction des réveils de cuite.

– Tu vas passer l'aspiro aussi ? T'as du taf avec toutes les araignées.

Carole s'assoit en évitant de croiser son regard. Elle se sert un bol de café. Puis elle extrait un croissant du sachet qu'elle pose sur la table. Sa paume autour de la tasse fumante.

– Samir, dit-elle après la première gorgée, je voudrais vous poser une question.

– Le tutoiement c'est que pour le samedi soir à trois grames cinq ?

– ... On a...

Samir comprend ce qui la tracasse.

– Tu veux savoir si on a baisé ensemble ?

– ... C'est ça.

Il la laisse mariner avant de répondre :

– Non.

Carole est soulagée.

– Fais chier ce putain de bateau, ajoute Samir.

Elle trempe le croissant dans la tasse.

– Qu’allez-vous faire ?

Il triture la poignée de la fenêtre.

– J’en sais rien.

– Ça peut durer des semaines votre histoire.

– Lundi, je serai parti de ce pays de merde.

Il s’acharne sur la poignée.

– Vous êtes sûr de votre... De votre passeur ?

– Qu’est-ce que tu veux que je te réponde, la coupe Samir. On peut jamais être sûr. Le dernier mec à qui j’ai fait confiance était un putain de donneur. Il nous a balancé aux flics. C’était le facteur qui nous filait les codes des immeubles et des infos sur les apparts et villas. Des potes l’ont bien arrangé quand il était au placard.

Carole sourit.

– Ça te fait marrer ?

– L’histoire du donneur.

– Je comprends pas. Qu’est-ce que tu racontes ?

Elle ne répond pas.

– Ça y est, fait-il avec un claquement de doigts, j’ai compris. Bien vu. C’est vrai que... Toi tu veux pas donner le corps de ton mari à la science. Et moi je refuse de donner le mien à la justice.

Carole fait non de la tête.

– Ça n’a rien à voir nos deux histoires. Moi j’ai pas commis de...

Il se raidit.

– Je t’ai déjà dit que j’ai payé ma dette !

Sincère ou affabulateur ? Une réelle injustice ?



Carole ne sait plus quoi en penser. Trop de questions à résoudre concentrées en très peu de temps. Avec en plus le retour de la bête. Elle la sent demander sa dose. Retourner faire le plein à la supérette ?

– Vous pouvez pas arrêter !

– Tu veux que j’arrête quoi ?

– De triturer la poignée. C’est très désagréable ce grincement.

Il obtempère.

– À la boulangerie, j’ai croisé P’tit Claude, un vieux pote de Jo. Il m’a pas reconnu, avec ma barbe et mes lunettes noires. Dur de le voir comme ça. Un pêcheur super costaud qui... Il a plus rien dans le ventre.

– Je peux ?

– Les deux sont pour toi.

Elle attaque le second croissant.

– Je vous conseille de...

– Laisse tomber tes conseils. Pas de ça que j’ai besoin en ce moment.

Elle a un geste agacé.

– Faites comme vous voulez. Vous avez raison d’aller habillé comme ça à votre rendez-vous.

– Pourquoi tu me parles de mes fringues ?

Elle se tourne vers la photo de Jo.

– Lui vous expliquerait mieux que moi.

– Va jusqu’au bout.

Elle remonte son index des pieds à la tête de Samir.

– Prendre un bateau de pêche vêtu comme ça c’est... Plus hipster que pêcheur.

– Hipster moi, s’énervé Samir. Tu m’a bien regardé ?

– En tout cas pas du tout un look de pêcheur de thon.

Il sait qu'elle a raison.

– Et où veux-tu que je trouve des fringues de pêcheur ?

Elle termine sa bouchée.

– Vous faites à peu près la même taille que mon père.

Il lève le pouce.

– Vraiment pas con.

Ils montent à l'étage. Des placards occupent tout le couloir. Elle ouvre l'une des portes. Tous les vêtements de son père ont été donnés. Mais elle n'a pas pu se débarrasser de ses vêtements de pêcheur. Ni d'une partie de son matériel entassé dans le grenier. Malgré l'instance de Carole, il avait toujours refusé de l'emmener en mer. Pour lui ce n'était pas la place d'une fille. Elle le regardait partir par la fenêtre, avant d'aller rejoindre ses copains à la plage.

– Les bottes, constate Carole, pas sûr que ce soit la bonne taille.

Il se déchausse.

– On va voir.

Il fait quelques pas.

– Un peu serrées, mais ça ira.

Il enfle un ciré bouffé par le sel.

– Putain ! Ça fait bizarre.

Samir est soudain gêné.

– Prenez ce qui vous convient.

Carole regagne le salon.

Elle entend ses pas à l'étage. Puis plus rien. Qu'est-ce qu'il fout, se demande Carole. Elle finit par remonter.

La porte de la salle de bains est entrouverte. Samir se tient devant le lavabo. Il est torse nu. La tondeuse de Fabien à la main.

Carole redescend.

Samir sort de l'eau. Son visage, sans la barbe, lui donne un air encore plus poupon. Il rejoint Carole assise en tailleur sur le sable. Elle a les pieds nus, son jean remonté jusqu'aux genoux. Il s'essuie et s'habille sans un mot.

Elle promène son regard sur la plage qui se remplit peu à peu. Ils se sont installés à l'écart, près de rochers, à l'entrée d'un chemin en pente bouffé par la végétation.

– Pourquoi avez-vous insisté pour venir là ?

Il prend une poignée de sable et l'égrène entre ses doigts.

– Pour Jo.

Elle affiche un air interrogateur.

– On venait ici avec Mémé Maïka et Jo, explique-t-il, détendu. J'ai commencé à venir ici à deux ou trois ans. C'est mes plus beaux souvenirs de gosse. J'aimais vachement pêcher. Souvent seul. Faut dire que j'avais pas beaucoup de copains à Clboure. Mémé avait la trouille que je fréquente des « pas bons hommes » comme elle appelait les voyous. Même ado, elle me couvait comme un bébé. Elle me lâchait jamais. Sauf de temps en temps où je les voyais plus tous les deux. Ça me faisait flipper au début.

Il montre les rochers :

– Mémé Maïka et Jo redescendaient toujours du petit sentier là... Tu vois, juste au-dessus de la

canalisation. Y avait encore plus de buissons que maintenant. J'ai mis du temps à comprendre qu'ils jouaient pas à cache-cache.

Un couple d'ados passe en musique, main dans la main. Une blanche et un noir. Ils installent leurs serviettes à une vingtaine de mètres. La fille augmente le son de son Smartphone. « Tout, il faudrait tout oublier. Pour y croire, il faudrait tout oublier »<sup>6</sup>. Son compagnon se déshabille et court en caleçon vers l'eau.

Carole regarde la corniche. Elle tannait son père pour qu'il l'y accompagne. Près d'un blockhaus. Avant de pouvoir s'y rendre toute seule ou avec des copines. Viendra-t-elle ou pas ? La question récurrente. Repartant chaque été déçue de ne pas avoir vu « La Bellhara ». Pour apprendre des années plus tard que c'était une vague d'automne et d'hiver. Une quinzaine de mètres de rêve pour les surfeurs professionnels.

L'ado revient. Il se colle tout mouillé contre sa copine. Elle le repousse en râlant. Ils se mettent à chahuter.

– Vous seriez pas en cavale si vous n'étiez pas tombé sur des racistes.

La remarque étonne Samir.

– Qu'est-ce que tu racontes ?

– Votre peine a été alourdie à cause de vos...

Elle trace un rond invisible autour de son visage.

– Tu veux dire de ma gueule ?

Carole affiche un air gêné.

---

6 - « Tout oublier », Angèle.

– T’as tout faux, se marre Samir. Ma gueule a rien du tout à voir là-dedans.

Il prend un galet.

– Mon père, c’est Jean–Jacques Dalanderie. Tu as dû en entendre parler.

– Je ne connais pas ce nom.

Il cherche ses mots.

– Comment dire... C’est un gros ponte de la grande distribution, et maintenant du numérique. Il rachète des boîtes, les essore jusqu’à l’os, et les revend quand y a plus rien à sucer. Un rapace aussi connu dans les milieux de la finance internationale que des cours de justice. Détournements de fonds, corruption, conflits d’intérêts... La totale, le daron. Il a toujours gagné ses procès. L’ordure classique de luxe avec un bon carnet d’adresses. Jamais je pourrais autant voler que lui. Moi je suis vraiment un p’tit joueur à côté de lui.

– Vous le revoyez ?

Il serre le galet.

– Je l’ai pas revu depuis que je me suis cassé de chez lui à seize ans. Deux ans après le départ de Maman. Mais elle est revenue. Elle a choisi de rester et terminer comme une grande bourge momifiée. Confite dans l’alcool et figée devant la même toile depuis des décennies. Une très bonne artiste, mais... vampirisée par mon père comme tout ce qu’il approche. Après tout c’est son choix. Elle pouvait se barrer. Tout ça c’est plus mon histoire.

Il balance le caillou.

– Si, je l’ai revu une fois ce connard. À l’enterrement de son frère Jacques que j’aimais beaucoup. Il a voulu m’humilier en public comme il avait toujours fait

avec moi. Avant que je fasse une tête de plus que lui. Je l'ai chopé par le col au pot après l'enterrement. Il a failli finir dans la piscine. Bon... Tu sais ce qu'il a fait ?

Il tapote l'index sur son front.

– Il m'a payé deux des meilleurs avocats de France. Des ténors du barreau.

– Vous n'allez pas vous plaindre.

Elle a balancé sa phrase avec une pointe de cynisme. La réponse de la bourgeoise de Bordeaux au fils à Papa.

– Tu parles. Il a fait ça que pour sa p'tite promo. Le papa qui lâche pas son fils. Même si c'est un voyou. Un super retour sur investissement. Il a dû commander un bouquin à un nègre. J'ai fini par jeter ses deux avocat quatre étoiles. Trop tard. Tout le monde m'est tombé dessus. Le fils du milliardaire qui allait s'en sortir avec sa thune. Pas moi qu'on a jugé. Mais ce fumier à travers moi. Parlons d'autre chose, ça me gonfle.

Il replonge sa main dans le sable.

– La seule chose que ce connard a fait de bien, c'est de me traîner dans les musées. Il rêvait que je sois artiste-peintre. Le rêve que son père a tué en lui. Et que mon père a bousillé chez Maman. Laissons tomber ces conneries.

Elle roule un pétard. Ils se le passent d'une main à l'autre. Sans un mot.

– C'est quoi le dessin que vous regardez très souvent ?

Samir ouvre son sac. Il déplie une grande feuille: le portrait d'une gamine. Elle a une dizaine d'années.

Blonde aux cheveux très longs. Elle sourit. Un très large sourire.

– Votre fille ?

Il pouffe.

– J’ai pas de gosses. Et tant mieux pour eux.

Il l’enroule et le range.

– Qui c’est alors, cette gamine ?

– Vanessa.

Il balaye le sable dans ses cheveux.

– Mon contrat.

– Un contrat ?

Deux chiens courent en aboyant après les vagues.

– C’est la fille de Momo. Un braqueur de banque qui a pris dix-huit piges. Un jour, il a décroché la photo de sa fille de sa cellule. La seule photo qu’il avait de Vanessa. Il a plus de nouvelle depuis que sa femme a coupé les ponts. Il me l’a apportée et dit: « L’artiste, fais un beau sourire à ma petite Vanessa. Elle le mérite. ». Rarement vu une gosse avec un air aussi triste. Une vieillearde de neuf ans. Un des portraits les plus durs que j’ai eu à faire.

Carole cherche ses mots.

– Vous... Vous lui avez pas donné ?

Samir répond de la tête. Il pose la main sur son sac, les yeux dans le vide.

– Momo a le crabe. Il finira pas 2019. Toutes ses demandes de sortie ont été refusées. Il crèvera en zonzon. Il s’y est résigné. La veille de la cavale, il m’a filé le portrait de Vanessa. En larmes comme un gosse, il m’a dit... « Sors ma Vanessa d’ici et donne lui une belle vie. Fais-lui visiter la planète. »

Il pose les yeux sur son sac.



– Je tiendrai ma promesse.

Carole repense à Maxime.

– Bon...

Samir se lève. Il reste immobile. Un coup d'œil à droite et à gauche. Puis il s'éloigne, dans le sens opposé à leur arrivée.

– Où allez-vous ? s'étonne Carole.

– Visiter leur cabane à vieux.

Carole tire sur la fin du pétard. Le regard sur la marée qui monte. Ultime rendez-vous de Samir. Si le chalutier de Michel n'est pas là, il quittera Ciboure. Elle n'a pas réussi à savoir pour quelle destination. Même si la plus probable serait l'Espagne. Leurs cavales se séparent.

Elle le rejoint sur le sentier.

– Y a un bateau !

Samir se précipite à l'étage.

– C'est un chalutier ?

Il entre en trombe dans la chambre, la seule qui offre une vue d'une partie de la crique. La baie, très étroite, se trouve sur la droite, en contre-bas du sentier. Elle est accessible uniquement par un chemin ponctué de nombreux éboulis. Il est interdit à la circulation en plusieurs endroits.

– C'est lui, Michel ?

Elle lui tend les jumelles.

– Pas du tout.

Elle se retient de rire en le voyant dans sa tenue de pêcheur.

– C'est quoi exactement son bateau ?

Il lui rend les jumelles.

– Un chalutier de cinq ou six mètres. Dire qu'il disait à Jo qu'il serait jamais pêcheur.

– Il a connu mon père ?

– Michel est le fils aîné d'un pêcheur avec qui avait bossé Jo.

Samir consulte sa montre :

– La marée monte jusqu'à 13h07.

– Comment connais-tu les horaires ? On n'a plus de connexion.

– Le papier, c'est pas encore mort. J'ai pris le calendrier à l'office de tourisme.

Samir retourne dans le salon. Il s'assoit et reprend son dessin en cours. Exécuté à grande vitesse.

– Y a un autre bateau !

Il remonte.

– Fais chier ! On voit que l'avant de la coque.

Il balance les jumelles sur le lit.

– À mon avis c'est lui.

– Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

– Pourquoi reste-t-il à l'entrée de la crique ? Les autres vont plus loin. Et celui-là s'est positionné comme s'il allait...

– Envoie-lui des signaux de fumée pour avoir la réponse.

Samir ricane.

– Tu as qu'à te débrouiller tout seul, gueule Carole de l'escalier.

Elle vérifie une à une toutes les bouteilles vides dans la cuisine. Vinaigre ? Elle opte pour une tasse de café.

Debout devant la fenêtre. Des nuages assombrissent l'horizon. Elle détache le regard de la vitre et le pose sur son sac. Avec à l'intérieur un téléphone inutile. Fabien dans son cercueil sans batterie. La semaine prochaine dans le cimetière de Ciboure.

– Je vais tenter le coup.

Samir prend son sac.

– Tu sais comment on peut y descendre sans se faire repérer ? demande Carole.

– Je crois que t'as oublié que j'ai passé pas mal de temps avec Jo.

Il brandit un passeport.

– Jérôme Dalanderie c'est fini, dit-il avec un air absent. Samir aussi. Je veux oublier tout ça.

Reconstruire un autre mec. Pas celui que j'ai toujours voulu. Un gosse de quarante piges qui s'est construit toujours contre son daron. Faut que je coupe ce putain de lien. Je suis désormais Alexis. Leroy Alexis. En cavale avec les jambes d'un mec qu'en a plus.

Plus aucune agressivité dans sa voix. La colère moins présente. Les traits du visage sont presque détendus. Très loin du masque haineux des deux premiers jours, pense Carole. Un homme dont elle connaît désormais l'histoire. Et lui la sienne. Une intimité en accéléré comme celle éphémère d'un voyage. Elle a soudain envie d'arrêter le compte à rebours. Le sien et celui de Samir. S'asseoir à une terrasse de restaurant à Ciboure ou ailleurs. Parler ou se taire. Retarder l'arrivée au terminus ? À quoi bon, souffle Carole.

Retour chacun à son quai.

– Bon, dit-elle en se levant.

Ils échangent un regard. Tous les deux face à face. Chacun englué sur le parquet, dans un silence embarrassé.

– Bonne chance, Alexis.

Il se frotte la joue.

– Pour toi aussi, Carole.

Il se racle la gorge.

– Désolé pour...

Elle sourit.

– Tu vois que tu l'avais l'option excuses.

Samir s'apprête à répondre mais elle l'arrête d'un geste.

– La marée t'attend.

Il sort et revient aussitôt.

– Je voulais te demander un truc.

Il se frotte les mains.

– Je sais, c’est con... mais je peux l’embarquer, le boufadou ?

Sa requête amuse Carole.

– C’est Jo qui m’a appris à faire un feu, ajoute Samir avec un air de gosse. Et en plus dans cette cheminée.

– Tu peux l’embarquer.

Il le décroche.

– En échange, tiens. C’est mon premier selfie au fusain. Une preuve si tu veux porter plainte pour séquestration.

Carole regarde le dessin. Elle et Samir debout devant la maison, entourant Jo. Carole est vêtue d’une robe année 80. Pareil pour sa coupe de cheveux à la Blondie.

– Tu m’as sacrément rajeunie.

Samir lui fait un clin d’œil.

– Avant que tu sois couguar.

Elle esquisse un sourire.

– Pars maintenant.

Carole s’installe devant la fenêtre. Elle est soulagée que tout se finisse. Pressée de rentrer à Bordeaux. Sans un détour par la gendarmerie. Elle sent le poids de son regard. Pourquoi il se barre pas, s’impatiente Carole. Des secondes sans fin. Avant le grincement de la porte.

Samir descend le chemin jusqu’à une balustrade. Une chaîne est installée à l’entrée de la falaise affaissée. Il l’écarte et se glisse entre une haie de buissons. Son bonnet apparaît et disparaît au gré des courbures des

lacets. Il s'arrête et se retourne. Carole lui adresse un signe. Un salut que Samir ne peut voir. Il agite la main. Le bonnet de Jo repartira-t-il sur l'océan ?

Elle monte dans la chambre.

Le chalutier s'éloigne. Avec deux hommes à bord. Carole zoome au maximum. Leurs visages se précisent. D'abord celui d'un géant au crâne rasé. Il tient la barre.

Samir est accoudé au bastingage.



Carole ouvre la porte de la chambre. Elle blêmit. Le corps de Fabien n'est plus là. Les volets sont ouverts. Elle se laisse tomber sur le lit, à la place de Fabien.

Elle se prend la tête entre les mains. « Quand ce cauchemar va-t-il s'arrêter ? ». Prostrée. Ne rêvant qu'une chose : fermer les yeux et dormir. Sortir de ce tunnel. Elle relève la tête. Qu'est-ce qui a pu se passer ?

La réponse se trouve sur la table de la cuisine.

Maman,

*On a essayé de te joindre mais tu ne répondais pas. Personne non plus chez ta copine Sylvie.*

*C'est Juliette qui a découvert Papa et nous a téléphoné. Fallait faire vite. Papa avait décidé de donner son corps à la science. Surtout pas dépasser le délai. Nous avons respecté ses dernières volontés. Papa le voulait. C'est lui qui a décidé. Quand ils sont venus chercher son corps, Florence a complètement craqué. Elle voulait plus qu'il parte. Elle a fait une crise de nerfs. Un des types de la fac de médecine a réussi à la calmer. Je lui ai proposé de venir à Ciboure. Mais elle veut rester à Bordeaux, près de Papa. Elle veut pas croire que Papa est mort. Elle me dit qu'elle veut rentrer chez elle. Je vais l'accompagner. Faut pas qu'elle reste toute seule.*



*Appelle-nous tout de suite, Maman, quand tu auras lu ce mot.*

*Antoine.*

Carole garde la feuille serrée dans la main. Elle était tellement stressée au point d'oublier le texto de Juliette. Un message auquel elle avait répondu positivement. Juliette demandait à décaler l'horaire habituel du ménage du mercredi pour le samedi matin. Des années qu'elle travaillait pour eux. La baby-sitter de Maxime, puis de Florence et Antoine. Elle avait été très présente quand le couple passait son temps à l'hôpital pour enfants. Elle est quasiment un membre de la famille. Juliette a le troisième trousseau de clefs.

Elle promène le regard dans la chambre. Qui a fait leur lit ? Sûrement Juliette pour qu'il soit aussi bien bordé. Qui l'a habillé ? L'ont-ils vêtu ou emmené en pyjama ? La penderie est fermée. La chambre est rangée au cordeau comme après chaque passage de Juliette. Même le linge est repassé.

Elle n'a pas touché à la table de chevet de Fabien, avec dessus son dernier magazine resté ouvert. Une revue proposant des exercices de gym pour l'hiver.

Fabien a finalement tenu sa dernière promesse. Et Carole a tenté de tenir la leur par procuration. Sa première réaction à la lecture du mot avait été une grande colère. Pourquoi avaient-ils pris cette décision sans attendre son retour ? Elle se considérait flouée par ses enfants. Comme s'ils lui avaient volé le corps de son mari. Puis la colère a fini par retomber. Fabien ne serait pas enterré à Ciboure. Elle se sent même en

partie soulagée. Nul besoin de mentir à Florence et Antoine. Pas un secret de famille à trimballer.

La rencontre avec Samir ? Son secret de femme. Avec, comme seule preuve des heures passées ensemble, le dessin d'un homme en cavale. Traînant dans son sillage des casseroles à perpétuité. Et un visage de petite fille. Tiendra-t-il sa promesse ?

Juliette a encore inversé leurs oreillers.



Carole esquisse un sourire à la chute du billet d'humour. Fabien ne le podcastera pas... Elle éteint le radio-réveil. Elle bâille et se frotte les yeux. Rester encore au lit ? Elle écarte la couette puis la rabat sur elle. Besoin de dormir encore un peu. Elle a eu une nuit très courte. Dont plusieurs heures au téléphone avec Antoine. Sa sœur ne pouvait parler. Carole, malgré la boule au ventre, a commencé à lui remonter le moral. Avant d'éclater en sanglots. Ils voulurent débarquer, pour qu'elle ne soit pas seule. Carole a refusé. Repousser au lendemain le moment de lire la douleur dans leurs yeux. Florence a bredouillé une phrase incompréhensible avant de redonner le téléphone à son frère. Et Carole d'un seul coup incapable de prononcer un mot. Antoine a alors meublé le silence de sa mère, la poussant à prendre une pilule pour dormir. Lui restait-il une boîte ? Antoine avait fini par raccrocher. Pas de somnifère dans l'armoire à pharmacie. Elle a bifurqué sur le placard à alcools. Seul Fabien l'ouvrait pour les rares invités. Elle l'a refermé. Terminant sur un pétard.

Carole décide de se lever. Sans bouger. Elle se recouche. L'œil sur le portable de Fabien. Elle l'a remis sur sa table de chevet. Il ne s'en séparait jamais. Elle l'avait appelé à plusieurs reprises dans la nuit.

Les premières fois sans parler. Juste un silence et des larmes sur la boîte vocale. Puis, après le bip, elle avait commencé à parler à voix basse. Un monologue sautant du coq à l'âne. Avec la promesse d'aller le « visiter » au jardin des souvenirs du cimetière crématisiste de Pessac-Mérignac. Là où ses cendres seront dispersées, après le passage de son corps entre des mains d'étudiants. Elle lui a parlé jusqu'au petit matin. En finissant par « bonne nuit Fabien. ».

Les « éléphants » du dessus attaquent leur ronde quotidienne. Son portable vibre. « Maman, on va venir dans une heure. ». Un texto d'Antoine. Malgré la douleur, ils ont réussi à assurer. S'occuper seuls des dernières volontés de leur père. Contrairement à elle qui avait d'abord fui à Ciboure puis dans l'alcool. « Faut te bouger Carole. ». Elle se lève et ramasse ses vêtements, avant de prendre une douche interminable.

La table du petit-déjeuner n'est pas dressée. Carole prépare la cafetière et sort un bol du placard. Puis elle garnit le grille-pain. Son médicament se dissout dans un verre d'eau. Elle connecte sa tablette. Par quoi commencer ? Un mail groupé pour annoncer la mort de Fabien. Elle ouvre sa messagerie.

Un bus s'arrête au pied de l'immeuble.

Le BEPC en poche, Mouloud Akkouché a été, de 1981 à 1989, serveur, plongeur, animateur écriture-lecture dans les centres de loisirs, directeur adjoint de colonie de vacances, archiviste, pion... Et a même vendu des voitures par téléphone. Mais il n'a toujours pas le permis. Enfin l'écriture est venue, subreptice, toujours plus forte, toujours noire, comme si ce temps à vivre ailleurs, cette précarité que nul ne veut côtoyer, lui avait donné toutes les énergies pour bâtir une œuvre sincère.

### **Bibliographie sélective**

#### Romans

*Bord de lignes*, Trois A, juin 2019

*Des miettes d'étoiles derrière soi*, Privat, 2016

*Résidente*, Court-Circuit, 2016

*Si à 50 ans t'as pas ta Rolex*, In8, 2012

*Sur le bord*, In8, 2010

*Le Silence des Géants*, l'Archipel, 2009

*La Sirène rousse*, La branche, 2008

*Balle perdue*, Seuil, 2007

*Rue des Absents*, In8, 2006

*Cayenne, mon tombeau*, Flammarion, 2002

*Les Ardoises de la mémoire*, Gallimard, collection Série Noire, 1999

*Avis déchéance*, Gallimard, Série Noire, 1998

*Causse-toujours !*, Baleine, collection Le Poulpe, 1997.

#### Nouvelles

*Cercueil express* (e-book), Ska éditions, 2018

*Juge aux allures* (e-book), Ska éditions, 2018

*Le boudin de la farce*, in coffret *Histoires de lard*, In8, 2017

*Code-Barre*, In8, 2009

*Le magot de Solange*, In8, 2006



Collection **POLAROID**

dirigée par Marc Villard

Dans la même collection :

- Parures* de Franz Bartelt – 2010  
*Le Bar parfait* de Jean-Bernard Pouy – 2011  
*Moskova* de Anne Secret – 2012  
*Cannisses* de Marcus Malte – 2012  
*No more Natalie* de Marin Ledun – 2013  
*Le Homard* de Pascale Dietrich – 2013  
*Calibre 16mm* de Jean-Bernard Pouy – 2013  
*À fond de cale* de Dominique Delahaye – 2014  
*Vieux Bob* de Pascal Garnier – 2014  
*Le congélateur* de Pascale Dietrich – 2014  
*Japonais grillés* de Carlos Salem – 2015  
*Si près d'Amsterdam* de Dominique Delahaye – 2015  
*Trottoirs* de Jean-Luc Manet – 2015  
*Ramener Belle au bercail* de Bonnie Jo Campbell – 2015  
*Far West* de Marcus Malte – 2016  
*Pop fiction* de Anne-Céline Dartevél – 2016  
*La chanceuse* de Anne Secret – 2017  
*Pêche interdite* Denis Flageul – 2017  
*Départs* de Hervé Commère – 2017  
*Le Sorcier* de Jérémy Bouquin – 2018  
*Liste noire* de Yvon Coquil, 2018  
*Aucune bête* de Marin Ledun, 2019  
*Rose Royal* de Nicolas Mathieu, 2019

Coffrets

*Femmes en colère*, 2013 :

- Tamara, suite et fin*, Marcus Malte – *Kebab Palace*, Marc Villard –  
*Disparitions*, Dominique Sylvain – *La sueur d'une vie*,  
Didier Daeninckx

*Autour de minuit*, 2017 :

- Wild Girl*, Anne-Céline Dartevél – *Le dernier homme*,  
Elena Piacentini – *La nuit de Valentin*, Carlos Salem –  
*Gasoil*, Marin Ledun



Achevé d'imprimer en août 2019  
par l'Imprimerie Smilkov  
pour les Éditions In8, Serres-Morlaàs

Dépôt légal : septembre 2019